

Paul GOUNELLE

PAROLES
DE VIE

SOCIÉTÉ CENTRALE D'ÉVANGÉLISATION
47, rue de Clichy PARIS IX^e



PAUL GOUNELLE

(1870-1954)

Paul GOUNELLE

PAROLES DE VIE

Choix de Méditations

parues dans

" Le Christianisme au XX^e Siècle "



SOCIÉTÉ CENTRALE D'ÉVANGÉLISATION
47, rue de Clichy PARIS IX^e

Le pasteur Paul Gounelle a été directeur du Christianisme au xx^e Siècle du 21 mars 1927 au 1^{er} mai 1954. Pendant cette longue période, et déjà au cours des cinq années qui l'ont précédée, il a écrit 570 méditations auxquelles il a toujours donné le titre qui est celui du présent volume : Paroles de Vie. Leur auteur n'a jamais réalisé, dans sa modestie, ce qu'il apportait à l'âme de ses lecteurs de lumière, de réconfort, d'inspirations bienfaisantes, de consolation et d'espérance. Mais ceux qui ont eu le privilège de bénéficier de son ministère pastoral, et ceux qui ont travaillé avec lui pour le journal qui lui était si cher, savent tout ce qu'il a donné aux autres par sa foi et sa vie.

Le Conseil d'administration du Christianisme au xx^e Siècle, aidé par la Société Centrale d'Évangélisation, a pensé que le trésor de ces Paroles de Vie ne devait pas être perdu, qu'il contenait

des richesses qui ont gardé toute leur valeur et que le rayonnement de cette pensée chrétienne pouvait éclairer encore le chemin de ceux qui veulent « écouter la Parole de Dieu et la garder ».

En publiant ce recueil nous voulons apporter à la mémoire de Paul Gounelle l'hommage de notre reconnaissance pour ce qu'il a fait pendant 37 ans par le journal religieux qu'il a dirigé dans le même esprit que ses deux prédécesseurs, le professeur Emile Doumergue et le pasteur Benjamin Couve. A cet hommage nous joignons, pour en rendre grâce à Dieu, le vivant souvenir que nous gardons de l'ami fidèle qu'il a été pour tous ceux qui ont partagé avec lui la responsabilité du journal.

Dieu veuille bénir la lecture de ces méditations, afin qu'elles soient vraiment, pour leurs lecteurs et lectrices, des « Paroles de Vie ».

Le Christianisme au xx^e Siècle.

LE COMMENCEMENT ET LA FIN

« Je suis le commencement et la fin. »

(Apocalypse I, 8.)

Jésus est le « point de départ ». Hors de lui, pas de vie nouvelle, pas de victoire sur soi-même. Un chrétien a pu donner ce titre au livre où il raconte sa conversion : « Ma vie a commencé hier. » Avant que le Maître intervienne, les cœurs les mieux disposés sont comme ces bateaux prêts à partir vers le large qui les attire, mais qui restent encore immobiles, attendant le vent, le feu de la chaudière ou le pilote.

Jésus est « la route » s'offrant à nous conduire vers nos destinées immortelles et dressant parmi les ténèbres où le sentier semble parfois se perdre, la lumière de sa croix. Mieux encore, comme ce fleuve dont parle Pascal « il est le chemin qui marche et qui porte ».

Jésus est « la force » qui redresse ceux qu'a paralysés la fatigue, entraîne ceux qui défaillent et prend dans ses bras la brebis perdue.

Jésus est « le but », puisque c'est à le mieux posséder que tendent tous les efforts de ses disciples et l'on ne peut concevoir de plus magnifique réussite que d'être enfin uni à Lui.

La fin, pour le monde, c'est le néant ; pour notre foi, c'est le Christ. Les hommes apportent tout au grand vide. C'est là que, tôt ou tard, le moissonneur lâche sa gerbe, l'ouvrier son outil, l'écrivain sa plume. Là s'en va la parole, et là se perd l'action. La grande tristesse d'une vie d'où le Christ est absent, c'est de n'être « qu'un jour de misère entre deux néants. » Mais la joie du chrétien est de savoir qu'au terme de sa course terrestre, dans la lumière se dressera le vainqueur du temps, et que Celui qui le conduit chaque jour avec tant de clairvoyance est le même qui au dernier jour lui ouvrira la porte au seuil de son Eternité.

Un grand amour soutient le travailleur et lui fait oublier sa fatigue, car il sait à qui, le soir venu, il apportera le fruit de son labeur. Hélas ! nous aurons bien peu à offrir au Maître bien aimé qui s'est livré pour nous. Mais il sera notre seul juge, ou plutôt « notre avocat auprès du Père » qui ne nous jugera que par lui. Et peut-être regardera-t-il moins à la pauvre gerbe tendue par nos mains tremblantes

tes qu'aux peines si souvent inutiles dont elles gardent les traces, et à leur lassitude infinie.

Si un homme n'a d'autre fin que la mort, « que revient-il à cet homme-là, disait l'Ecclésiaste, de tout son travail, des soucis de son cœur, et de la peine qu'il s'est donnée sous le soleil ? » (Ecclésiaste II, 22). Le vide ne rend rien de ce qu'on y jette. Au contraire, si humble que soit le trésor amassé par une vie chrétienne, Christ en est le gardien, et le rend immortel. Sans doute il est des heures où, devant l'apparente vanité de ses efforts, devant l'inconstance de sa propre nature et l'indifférence du monde où son témoignage inhabile se perd comme la vague sur le sable, le serviteur de Jésus sent son cœur plein de larmes et se dit : A quoi bon ! Mais des paroles comme celles de notre texte viennent le relever et le remettre avec plus d'ardeur à l'ouvrage.

Même un verre d'eau donné au nom de Jésus ne perdra pas sa récompense. Le trouver au terme de son effort, c'est rencontrer le Maître qui à la fin d'une nuit de travail stérile procure tout de même à André et à Pierre une pêche miraculeuse, qui, après le repas, ramassait les miettes afin que rien ne fût perdu et qui put promettre à son compagnon de croix que ce soir, quand tout serait fini, tout recommencerait pour lui dans le Paradis.

« Je suis le commencement et la fin. » Nous

verrons tout ici-bas, selon la loi de nature, s'éloigner, s'effacer, se dissoudre. Mais Jésus demeure. Nous verrons « l'homme fort se courber, la cruche se briser sur la margelle, la roue se rompre sur la citerne, et la poussière retourner à la terre. » Mais Jésus demeure toujours. Nous verrons nos forces décroître et notre énergie s'éteindre. Les cieux et la terre passeront, les prophéties seront accomplies, et alors ce sera la fin. Mais cette fin sera Jésus qui demeure toujours avec nous. Celui qui est le maître de la fin est le Maître de toujours.

(8 juin 1948).

MARCHER

« Dis-leur qu'ils marchent ! »

(Exode XIV. 15.)

Les Israélites, fuyant le Pharaon qui les poursuit, arrivent au bord de la mer et s'arrêtent, désespérés. Devant eux la route est barrée par les flots. Derrière eux, du fond de l'horizon menaçant, accourt le Pharaon avec ses chars, ses cavaliers, son immense armée... Et c'est à cette heure précise, — heure d'effroi et d'impuissance où le peuple, cerné de toutes parts, ne peut ni avancer ni reculer sans se heurter à la mort, — que Dieu donne cet ordre à Moïse : « Dis-leur qu'ils marchent ! ».

Marcher ! fuir, éviter d'être pris dans l'étau mortel ! Ah ! les Israélites n'ont pas de plus ardent désir. Malgré leur fatigue, le désert brûlant, le soleil aveuglant sur le sable, ils seraient prêts à marcher et à courir pour échapper à l'Egyptien

cruel, si devant eux s'ouvrait un chemin quelconque. Mais où iraient-ils ? L'ennemi les presse, la mer est là, et ils n'ont ni barque ni voile. Est-il possible de marcher sur la vague et sur l'écume ? Mieux valaient encore, pour leurs corps épuisés de lassitude, les sépulcres de l'Égypte que cette tombe mouvante et tumultueuse où, roulés par la marée, ils ne trouveront même pas le grand repos du silence et de la mort. Insensible pourtant aux plaintes de son peuple, et comme s'il n'y avait plus de Pharaon que de Mer Rouge, l'Éternel répète à Moïse : « Pourquoi ces cris ? Dis-leur qu'ils marchent ! »

L'histoire d'Israël, c'est la nôtre. Lequel de nous n'a pas connu, ne connaît pas ces heures d'épreuves, d'inquiétudes qui se multiplient et dont il ne voit pas comment desserrer l'étreinte ? Toute voie lui paraît sans issue. Il se tient pour vaincu et d'avance. Comme Israël au bord de la mer, il jette un regard d'angoisse vers l'autre rive d'où semblerait venir l'ironique appel d'un inaccessible salut.

Et sur cette impuissance, devant cette impossibilité, retentit l'ordre divin : « Dis-leur qu'ils marchent ! » Quelque déraisonnable que nous paraissent cet ordre, c'est pourtant lui qui a raison. A l'heure où seule la marche en avant est déjà source d'énergie. En toute circonstance difficile, rien ne vaut, pour sortir de peine, une initiative hardie. Celui

courbe la tête et s'immobilise se trahit lui-même, se livre désarmé à l'ennemi. Oh ! dites-lui qu'il résiste ! N'avons-nous pas vu, ces dernières années, ce que peut une résistance que des esprits trop prudents ou trop timorés jugeaient inutile ? C'est elle pourtant qui a sauvé l'honneur de la patrie. Au siège de La Rochelle, quand la résistance indomptable de la forteresse eut amené Richelieu à offrir aux assiégés la vie sauve, la liberté de leur culte et leurs biens, les portes s'ouvrirent et l'ennemi ne trouva plus dans la ville qu'une poignée de défenseurs mourant de faim et de fatigue, mais qui avaient tenu jusqu'au bout. L'action garde l'espérance. Elle nous sauve de cette sorte de fascination, de vertige dont s'accompagne le danger. A nos misères, à nos péchés, ne nous résignons jamais. Quelque infranchissable que l'obstacle nous paraisse, cherchons un suprême espoir de libération dans l'obéissance à l'ordre divin : « Dis-leur qu'ils marchent ! »

Un tel exemple de marche en avant malgré tout, donné par les plus vaillants, exerce la plus salutaire influence sur le grand nombre qui hésite. Que Moïse, Aaron, les chefs de tribus en qui l'esprit de Dieu veille toujours, s'avancent sans regarder en arrière vers la mer dont le flot ne se retire pas encore, tout le peuple les suivra. L'élan qui les redresse est contagieux et se communique aux

cœurs faiblissants. Il y a dans les groupes d'assomoniens montant à l'assaut des Alpes neigeux des traînardes, qui ont trop présumé de leurs forces et s'arrêtent, incapables d'aller plus haut. Mais les compagnons, mieux exercés ou plus audacieux, ne les abandonnent pas sur les glaciers dangereux. On les secoue, on les tire, on les pousse, on les porte s'il le faut, on forme la cordée qui rend les forts solidaires des faibles, — et tous arrivent ensemble aux cimes étincelantes : « Dis-leur qu'ils marchent ! »

Mieux encore : Cette marche en avant mène à l'impossible, en même temps qu'elle redresse nos énergies, abaisse devant nous les obstacles. Ils sont grands que de notre petitesse. Si nous nous courbons, ils s'élèvent, et diminuent si nous nous redressons. Le diable, disaient nos pères, « t'aidera si tu le fuis, te fuit si tu l'assauts ! ». Un proverbe étranger affirme que là où il y a une volonté ferme, il y a un chemin, — non pas un vague désir vite déçu, mais une ferme volonté, capable de nous tirer hors de notre paresse ou de notre lâcheté. Quand l'hirondelle voit ses petits assez forts pour voler, elle les pousse, dit-on, sans pitié dans le vide. Ils tombent bien alors qu'ils ouvrent leurs ailes, et ils sautent tout à coup que ce vide qu'ils redoutaient, « les porte et leur livre le ciel ». Tous les pro-

de l'homme, au long de sa douloureuse histoire, lui sont venus des obstacles qu'il a surmontés, des problèmes qu'il a résolus, des épouvantes qu'il a bravées, du vide où il a dû être jeté pour sentir qu'il avait aussi des ailes.

Plus d'un pense, sans doute, qu'il est aisé de parler ainsi des obstacles quand ils sont loin, mais que leur réalité toute proche nous fait tenir un autre langage. Mettons-nous à la place d'Israël, à qui Dieu ordonne de marcher, quand la mer est là... C'est juste. « Mais Dieu aussi est là », le Dieu fidèle qui donne ce qu'il ordonne. Le grand secret des délivrances, c'est d'avoir assez de foi pour lui obéir. A travers l'épreuve, il a déjà frayé la route où son enfant passera. « Que votre âme ne s'effraye pas ! dit Moïse à son peuple, et contemplez le salut que l'Éternel vous prépare. » Tandis qu'ils marchaient, Dieu fit reculer la mer par un vent impétueux. Devant les cœurs intrépides et croyants souffle encore le grand vent de l'Esprit.

Comme Israël nous sommes en route, de l'Égypte au pays de la promesse. Sachons que les chemins faciles et la voie large ne dépassent pas les frontières de la servitude, et qu'on n'en sort que par l'étroit sentier. Il passe par la Mer Rouge, le désert, l'étable de Bethléem, Gethsémané, le Calvaire ; il passe par l'épreuve et le repentir, l'obéissance et le renoncement à soi-même, mais par delà le flot

amer, ou même la nuit de la mort, il aboutit
pays de la lumière et de la vie. Béni soit Dieu
se tient près de nous pour soutenir notre marche
contre vents et marées, et dont la puissance
mitée communique à nos âmes l'élan vainqueur
qui les portera par-dessus l'obstacle, jusqu'au rivage
de la liberté.

(30 mai 1941)

AMERTUME ET DOUCEUR

« *Les eaux de Mara* »

(Exode XV, 23-25.)

Depuis trois jours, les Israélites, épuisés de fatigue et de soif, avancent péniblement dans un désert de feu. Il leur semble parfois que le vent leur apporte un bruit de feuilles et de sources : ils regardent, et croient voir à l'horizon un reflet d'eau luire entre des palmiers et des tamarins. Ils y courent, et ne trouvent rien que du sable, sous le mirage évanoui. Et les voilà murmurant contre Moïse et contre son Dieu qui ne les ont conduits hors d'Egypte que pour mourir au désert. Il y a trois jours, ayant passé la Mer Rouge, ils chantaient de joie... Bien souvent en ce monde, il n'y a pas même trois jours de marche entre le courage et le désespoir.

Mais enfin, les avant-gardes signalent au loin source, une oasis ombragée qui, cette fois, point illusoire. Ils approchent. La source est Sous les grands arbres, l'étang clair leur s Plus de fatigues, plus de murmures. Ils acco se pressent au bord de l'eau, se penchent e vent, mais se rejettent en arrière avec un c douleur : c'est de l'eau amère.

Mara ! toutes les sources d'ici-bas. Peu avons-nous compté, pour nous reposer de no gues, sur « la famille ». Qu'y trouverons-nous souvent ? vieillards infirmes, enfants malade mes pour ceux qui partent, soucis pour les ab jeunes gens qui ne répondent pas aux espé qu'on avait fondées sur eux, parents dont parle jamais, responsabilités trop lourdes, r telligence entre les époux... Vous pensiez désaltérer à cette source ? Mara ! c'est de amère.

Compterons-nous sur « l'amitié » ? Jésus douze amis. Une nuit, vaincu par l'angoisse, besoin de leur affection. Onze dormaient ; le zième le trahissait.

Nous tournerons-nous « vers le travail », l'effort persévérant où l'on se plaît à nous m l'intime consolation des déceptions extérie Mais voici l'âpre concurrence, la disprop entre la peine et le résultat, l'orage inattendu

chant la moisson prochaine, et le vieil égoïsme sans cesse renaissant, transformant comme aux premiers jours du monde la joie du travail en malédiction. Mara ! c'est de l'eau amère.

Demanderons-nous le secours « à la religion », à l'Eglise. Beaucoup semblent avoir oublié les impressions religieuses de leur enfance, qui les gardent secrètement au fond de l'âme comme une ressource suprême au jour de la détresse. Mais il peut arriver que Dieu ne soit plus au rendez-vous trop longtemps négligé, ou plutôt que nous n'y trouvions qu'un Maître sévère, exigeant le repentir ou l'abandon du vieux cœur qui ne veut pas mourir, et nous reculons devant une conversion sans réserve, murmurant avec les premiers auditeurs de Jésus : « Cette parole est dure, qui peut l'écouter ? » Mara ! c'est de l'eau amère.

Pourtant nous n'avons parlé jusqu'ici que de vraies sources, que le péché seul a pu corrompre, laissant de côté les mirages trompeurs des passions, des promesses, des tentations du monde, reconnues depuis longtemps trompeuses. Il suffit d'un reflet de source, d'une illusion de fraîcheur, aperçues au loin, semble-t-il, pour attirer des nuées d'âmes altérées. Et je ne sais pas de plus triste spectacle que celui de toutes ces espérances, de tous ces élans, de tous ces désirs accourus d'un vol avide vers les fontaines menteuses, et qui, de

déception et d'angoisse, pleurent, les ailes re
autour des sources de Mara.

Près des eaux amères, où elle puisait sa s
trouvait une plante que Dieu montra à
Jetée dans la source, elle suffit à en chasser l
tume. Le remède est près du mal, et souven
le mal lui-même, comme l'expérience l'a n
plus d'une fois. Mais il faut savoir le trouver
à côté de nos tristesses ou de nos fatigue
miséricorde divine a placé la plante mirac
qui les guérit. Elle est délicate et victorieus
se nourrit des larmes pour en faire de la joie
la « patience chrétienne ».

Elle plonge ses racines dans l'obéissance
et s'épanouit dans la foi tranquille en sa prév
sagesse. Comme la plante qui vit des sèves
terre obscure et des rayons du ciel lumineux
va chercher au fond de nous-mêmes l'humili
soumission à l'Amour caché qui nous mè
s'offre à l'action toute puissante de la grâ
vient d'en haut. Elle naît de notre douleur, e
être l'avons-nous d'abord méconnue. Mais D
veille sur elle y met sa douceur et sa force

On voit parfois dans les vieilles églises de
peintures murales où se suivent des marty
tant une fleur étrange à la main. Elle ne res
à aucune de celles qu'on voit sur la terre
sans doute la fleur de la patience chrétien

a changé en vertu leur faiblesse naturelle, elle a transformé en bénédictions leurs peines de chaque jour. Elle a mis sa douceur dans l'amertume des persécutions et sa lumière dans la nuit de la souffrance ou l'angoisse de la mort. Pour eux, elle a pu rendre douces toutes les sources de Mara.

(10 janvier 1935).

L'INTIMITÉ DE DIEU

*« L'intimité de Dieu est pour
ceux qui le craignent »*

(Psaume XXV, 14)

Etre admis dans l'intimité ou, comme d'autres traduisent, dans le secret de l'Éternel, peut-on imaginer promesse plus inespérée, plus troublante aussi ?

L'homme pécheur ne saurait s'approcher de Dieu par crainte de la majesté sainte de Dieu. « Voici que j'ai osé parler au Seigneur, s'écriait Abraham, moi qui ne suis que poudre et que cendre. » Et le premier mot de l'Enfant prodigue, retrouvant son Père, sera : « J'ai péché ! » Mais c'est précisément cette crainte filiale, faite de vérité, de repentir et d'attente, qui nous ouvre le cœur de Dieu.

David, « élevant à Dieu son âme », aperçoit mieux, à mesure que s'approche la Lumière

misère morale et son péché. Il a honte, il tremble, il s'humilie, et le Seigneur — qui nous cherche plus encore que nous le cherchons — prend pitié de sa détresse et l'accueille avec amour.

Il y a dans cet accueil divin bien plus que de la miséricorde et bien plus que du pardon. Dieu reçoit celui qui le craint dans son conseil (comme traduisait Calvin), ou dans son secret, il le conduit désormais par la main, le long de ses sentiers « qui ne sont que bonté et fidélité, il affermit ses pas, loin des pièges tendus par l'ennemi », et consent à lui révéler son secret. Il ne sera plus le Dieu qui se cache, au jour du malheur ou de l'épreuve, le Dieu qu'on ne comprend pas. Il se penchera sur le cœur inquiet pour lui dire le mot qui éclaire et qui rassure, et lui montrer le lever d'une aurore, par delà « les ténèbres qui ne dureront pas toujours ».

Son secret est celui des moissons de joie sortant des sillons creusés par notre pauvreté, nos peines, nos renoncements, ainsi que le proclamaient les Béatitudes de Jésus. C'est le secret de la grâce qui suffit, de la force manifestée en notre faiblesse, de la fin triomphante des martyrs. Que de fois l'âme croyante n'a-t-elle pas vu, au plus fort de l'épreuve, sourire le secret de Dieu ?

C'est pour l'avoir connu dans sa plénitude (Jean V, 19) que le Christ a pu sans défaillance accomplir son œuvre de rédemption. Par lui s'expli-

quent son courage aux plus sombres heures, sa mort créatrice de la résurrection. Et si les apôtres sont revenus de joie de la colline de l'Ascension, c'est pour avoir vu leur Maître les précéder dans la gloire, le secret de Dieu.

Et pourtant il me semble plus émouvant, ou, si j'ose dire, plus humain, le mot qui remplace (en le complétant) celui de « secret » dans nos versions actuelles. « L'amitié de l'Éternel (S — l'intimité de l'Éternel (version Synodale) — la familiarité de Jéhovah (l'abbé Crampon) et de ceux qui le craignent. » Laissons ce dernier qui nous choque un peu, car il abaisse Dieu devant nous, et gardons celui d' « intimité », qui nous élève à Lui. Quel respect de Dieu et de nous-mêmes, quelle réconciliation, quelle sécurité, quelle confiance virile dans cette amitié divine. Elle marque les sommets de notre vie spirituelle, où nous voudrions demeurer, comme les trois disciples sur la montagne de l'Hermon.

C'est sa splendeur qui rayonne de la vie des grands hommes de notre Bible : Hénoc qui vécut avec Dieu 300 ans et qu'on ne vit plus parce que Dieu l'avait pris ; Moïse à qui Dieu parlait à face, comme un ami parle à un ami ; Élie qui n'émut sur l'Horeb ni le vent violent, ni la pluie, ni le tremblement de terre, mais qui sortit, le

voilé, à la rencontre de Dieu, quand vint le murmure doux et léger ; Daniel, l'homme chéri de Dieu, qui sous ses yeux tournait les pages du Livre de Vérité ; saint Paul découvrant le secret de la grâce et du pardon dans sa vie cachée avec Christ en Dieu.

De tels hommes, et bien d'autres, nous montrent ce que l'amitié divine peut faire d'une âme, et la valeur méconnue de cette âme retrouvant au contact de Dieu son éclat originel, comme un tison près de s'éteindre qu'on plonge dans l'oxygène. Loin de Dieu elle s'ignore, elle est perdue et se cherche en vain. Mais que Dieu la rencontre, et elle renaît à la vie, et rétablie en l'intimité de son Seigneur, elle se retrouve elle-même, s'apercevant que Dieu était son propre secret.

(27 juin 1949).

LA PRÉSENCE DE JÉSUS

« *Le Maître est ici*

(Jean XI, 28)

Bien souvent, comme cette Marie pleurant sa maison vide, ses larmes silencieuses, notre soupire après un Maître. Devant des forces mort, qu'on ne peut ni fléchir, ni comprendre s'abandonne, car elle se sent abandonnée. Le Maître venu serait alors le Maître qui la prendrait par la main pour la conduire hors de peine, un Maître au-dessus de la hauteur des choses qui la dépassent, qui monterait par-dessus les montagnes de ses doutes, qui parlerait de sa voix tranquille, dirait le mot de son éternité, briserait au sphinx qui nous barre la route. Mais ce Maître, elle ne sait où il est.

C'était la douleur de Marie, pleurant son tombeau au tombeau. Elle avait un appui, il s'est brisé. Elle ne comptait sur un ami divin, Jésus, qui restait avec elle. La voici deux fois orpheline. Le passé, le futur, le présent lui sont une même angoisse.

« Des médecins » sont venus, des maîtres par la science. Mais ils sont repartis, hochant la tête, impuissants contre le mal qui se jouait de leur inutile savoir. « De vieux amis » sont venus, blanchis sous leurs propres fardeaux, des maîtres aussi par une longue expérience de la vie. Mais ils n'ont pu que dire qu'il en était toujours ainsi, et qu'on n'y pouvait rien changer. « Des prêtres » sont venus, ceux qu'on appelle : rabbi (c'est-à-dire « maître »). Mais ils se sont bornés à réciter leurs prières liturgiques et se sont courbés devant l'irréparable, n'apportant à l'âme en deuil que des paroles de résignation.

La vie va-t-elle donc au gré de forces inconnues ? N'est-il personne qui commande ? Faut-il renoncer à trouver un ordre quelconque dans la succession indéfinie des bons et des mauvais jours, laissant aux hasards des âmes qui chantent ou des cœurs brisés ? Il est un tableau de Stanfields qu'on ne peut, dit-on, contempler sans un serrement de cœur. Il représente, simplement, un bateau désarmé, dont l'équipage a disparu, une épave abandonnée sur l'océan solitaire, sous un ciel bas et noir :

*Le grand vaisseau sans mât n'allait vers aucun port,
Aucun être vivant ne chantait à son bord*¹.

1. Edmond Haraucourt : *Le Vaisseau*.

Ainsi s'en va, l'on ne sait où, seule et toute menacée, l'âme qui n'a point de Maître.

Mais voici Marthe qui entre et, s'approchant sa sœur, lui dit quelques mots à voix basse : Maître est ici. » D'un bond, Marie s'est levée. n'a pas besoin qu'on le nomme. C'est Lui ! Jésus ! l'homme aux paroles de lumière qui, les cœurs obscurs comme dans les yeux aveugles, met toute la clarté du ciel, l'homme aux paroles d'espoir qui, se dressant avec une autorité souveraine contre l'antique malédiction, peut accomplir le plus étonnant miracle ; l'homme aux paroles de vérité, qui la conduisait comme un guide infatigable à travers les retraites cachées de sa propre ignorance ; l'homme aux paroles de vie, dont chaque geste apporte la délivrance qu'on avait cru impossible. De ses mains pressées sur son cœur qui se tressaillait trop vite, rassemblant sa douleur muette et son inexprimable espoir, Marie court les pieds de son Maître, le Maître qui est revenu.

« Le Maître est ici ! » « Ici », c'est la maison du deuil où la mort est entrée, c'est le tombeau qui s'est refermé sur sa proie. Mais puisque Jésus est venu, sa seule présence atteste déjà qu'il se sait vainqueur de la mort. Et plus encore que sa puissance, cette présence atteste son amour, prêt à tout sacrifier pour secourir ceux qu'il aime ; car « ici », nous le savons, c'est aussi le danger mortel, le

tendu sous les pas du Christ, le complot des pharisiens, la trahison préparant la croix sur la colline maudite. Qu'importe ? Il a suffi, pour qu'Il vienne, des larmes qu'une pauvre femme a versées.

Partout où une âme se courbe sous le fardeau de sa détresse, partout où une vie ruinée par quelque faillite du monde cherche un Dieu qui veuille encore d'elle, partout où un cœur a ressenti le néant des valeurs terrestres et se retire vers les sources cachées, qu'ils sachent que le Maître est là et que toutes les menaces du monde ne l'empêchent pas d'être là !

C'est Lui, le Maître dont le pouvoir n'a d'égale que la sympathie, qui souffre de notre faim et pleure de nos larmes, qui, pour avoir traversé nos fatigues, pour les avoir prises sur lui, a laissé dans leur amertume un peu de sa douceur, et dans leur désolation quelque chose de son sourire. Il vient, et nos craintes s'apaisent, il pardonne et nos péchés s'effacent, il prie et Lazare s'éveille de son sommeil glacé...

« Le Maître est ici ! » « A ces mots, lisons-nous plus loin, Marie se leva à la hâte et courut vers lui. »

(26 juillet 1945).

LA SOLITUDE DE JÉSUS

« Il était là, seul »

(Matth. XIV, 23)

Nos évangiles signalent souvent cet impérieux besoin de solitude qu'éprouvait le Christ.

Ce jour-là, ayant appris le martyre de Jean le Baptiste, il veut se retirer à l'écart, dans un lieu désert pour y être seul avec sa douleur. Mais la foule, ayant découvert sa retraite, l'y suit et ne veut le quitter. Les heures passent. Elle oublie sa fatigue, à l'entendre, et Jésus, ému de compassion, pour l'avoir nourrie du pain du ciel, doit lui donner encore du pain terrestre. Il se donne à elle jusqu'à l'épuisement. Pourtant, au terme de la rude journée, il a soif de se reprendre, au rendez-vous avec son Père. Il « oblige ses disciples » à se retirer, quer sans lui, il renvoie la foule, et monte sur la montagne. Il est là, seul, dans le soir qui tombe.

Le bruit de la foule s'est tu ; à peine arrive jusqu'à lui le murmure lointain du flot sur la rive. Et dans le grand silence reposant d'une solitude peuplée de Dieu, se renouvellent en lui les forces divines, qu'il dépense sans compter, jour après jour. Ainsi voit-on l'eau de la source, lorsqu'ont cessé les travaux du paysan, remplir à nouveau le bassin qui s'est vidé pour fertiliser les champs.

Nous admirons Jésus, semeur de vie et de lumière, déployant parmi les hommes sa merveilleuse puissance. Mais il nous apparaît tout aussi grand quand il est seul avec Dieu. Ces heures de recueillement et de silence nous expliquent le miracle de son activité publique. Loin de l'agitation du monde, il se retrouve vraiment chez Dieu, dans le calme profond qui l'entoure et le protège, sous le regard des étoiles. C'est là qu'il présente à son Père le souci de son labeur quotidien, sûr que le Maître des moissons fera germer le bon grain jeté dans les sillons obscurs. C'est là, surtout, car son recueillement n'a rien de passif, qu'il s'ouvre aux révélations divines, et se soumet d'avance aux sacrifices qu'exigera sa soumission à la Volonté de Dieu. Nos évangiles nous montrent que c'est dans la solitude de ces nuits de prière qu'il livre ses plus rudes combats. Dès les premiers temps de son ministère, il y triomphe des tentations de puissance ou de domination terrestres qui l'au-

raient détourné de sa véritable mission. Plus c'est au cours d'un de ces longs entretiens Dieu, où il cherche les clartés d'en haut, choisit ses apôtres, dont il prévoit les luttes humaines. Plus tard encore, il combat pour à genoux, car il devine les efforts de Satan « les cribler comme on crible le blé. » Il ne corrige que trop leur faiblesse, et il intercède « afin que leur foi ne défaille point. » Sa pensée, présente et invisible, ne les quitte jamais. Ce soir même sur la montagne, son regard les suit sur la mer soulevée, car il voit que les vents leur sont contraires et sa prière soutient leur courage jusqu'aux premières lueurs de l'aube, où il ira les secourir, chantant sur les flots... Et qui dira l'intensité de cette lutte solitaire, dans la nuit de Gethsémané, où l'obéissance accepta la Croix ?

Comme nous comprenons cette soif qu'éprouve Jésus de se séparer parfois de la foule et même de ses disciples, pour retrouver la communion intime avec son Dieu. « Vous me laisserez seul, dit-il un jour, mais je ne suis pas seul... » Plus que mieux qu'aux heures lumineuses où on l'accablait d'admiration entouré des infirmes qu'il a guéris et des âmes qu'il a rendues à la vie, c'est dans les nuits solitaires où il lutte à genoux avec Dieu que Jésus se révèle à nous comme le grand vainqueur.

Mais si le Christ, si grand, si pur, si saint,

pouvait se passer de ces instants de solitude avec Dieu, combien plus nous sont-ils nécessaires ? Qu'à son exemple, comme le souhaitait Calvin dans son commentaire, nous sachions aussi nous réserver des retraites de recueillement et de prière, loin des sollicitations et des pièges du monde, « afin qu'estans bien à délivre, nous regardions droit au ciel ».

(5 octobre 1950).

LES LARMES DE JÉSUS

« *Jésus pleura*

(Jean XI, 35 .

Nous ne trouvons nulle part, dans l'Évangile, le rire de Jésus ; mais nous y trouvons deux fois des larmes (Jean XI, 35 ; Luc XIX, 41). Sans doute, il a ri, du rire, comme tout le monde. Surtout il a connu la joie, « la joie parfaite », lumière d'en haut qui a brillé en lui et n'a pas besoin de manifestations bruyantes. Mais ses disciples ont mieux gardé le souvenir de ses pleurs. On l'a dit avec raison : « Il y a je ne sais quoi de moins humain dans le rire et de plus humain dans les larmes. » Et jamais, en effet, nous ne sentons le Christ plus près de nous, plus humain en sa divinité, que lorsque nous le voyons pleurer au bord du tombeau de Lazare.

Ses larmes sont d'abord celles d'un « ami » partageant la douleur de ceux qu'il aime. Certes,

pourrait comprendre qu'il ne pleurât pas avec eux, puisqu'il savait que Lazare allait ressusciter à sa voix. Mais ne suffisait-il pas, pour l'émouvoir ainsi, que son ami ait souffert et que ses sœurs l'aient pleuré ? Comment dire la puissance de sympathie qui était en lui ? Il ne pouvait voir la souffrance sans souffrir. Comme l'annonçait l'antique prophète, il s'est vraiment chargé de nos douleurs. Chaque jour des foules d'inconnus attirés par le bruit de sa toute-puissante bonté, venaient lui présenter leur douleur, et loin de s'insensibiliser à la longue, comme il arrive à tous ceux qui sont appelés à se pencher sur la souffrance des hommes, la pitié de Jésus brûlait en lui comme une flamme toujours plus ardente, qui a fini par consumer sa vie.

Cette flamme, il l'a communiquée à ses disciples. Héritiers de son esprit et de son cœur, ils ont prêché au monde la religion de l'amour fraternel. Ils ont pleuré avec ceux qui pleurent ; de là l'irrésistible attrait qu'exerçait leur évangile sur les foules païennes, car elles y trouvaient enfin, dans leur détresse, le secours qu'elles ne pouvaient attendre ni de l'égoïsme des hommes, ni de l'impassibilité des dieux. Et combien plus intense dut être en Christ cette communion de la souffrance, quand elle s'exerça non plus en faveur d'inconnus, mais en faveur de ses amis très chers de Béthanie :

Marthe et Marie pleurant dans la maison vide Lazare au tombeau ! » « Il faut que le cœur brise ou se bronze » a-t-on dit. Le cœur de Jésus est brisé.

Mais ce n'était pas seulement « l'ami » qui pleure en lui, près de ce sépulcre, c'était « l'homme ». Jour-là, devant un deuil qui le touchait de près, il a pu mesurer le poids de la condamnation qui pèse sur nous. « Tu mourras de mort ! » avait dit l'Éternel au premier homme après son premier péché. Le salaire du péché, c'est la mort. Comment le Fils de Dieu ne se serait-il pas ému de cette faillite, de cette ruine de l'homme pécheur, de son frère, de ce néant désespéré où aboutissent nos travaux et nos amours, nos peines et nos joies ? Il est donc vrai qu'à cause du péché toute chose est comme l'herbe qui sèche, et toute sa grandeur comme la fleur des champs, et que, selon le mot d'un poète sans foi :

*L'homme entre deux néants, n'est qu'un jour
[misère]*

Pour bien comprendre la douleur de Jésus devant un tombeau, il faut se rappeler qu'il n'est venu du séjour d'éternité où il n'y a plus de deuil, où il n'y a plus de mort, où l'obscurité grandissante du soir et de la nuit n'assombrit jamais l'horizon lumineux. « Où l'avez-vous mis ? »

demandait-il à ceux qui avaient enseveli Lazare. Et dressant devant lui les fatigues, les soucis dévorants, les deuils, toutes les puissances des ténèbres qui, loin de Dieu, s'emparent de l'homme pécheur, il aurait pu leur demander aussi : « Où l'avez-vous mis ? » « Viens et vois ! » auraient-ils pu lui répondre. Et comment s'étonner que devant la pierre fatale, Jésus ait pleuré, — et pleure encore ?

Pourtant notre texte nous autorise à finir sur une note moins triste. Car si les larmes de Jésus étaient celles d'un fils des hommes, elles étaient aussi celles du « Fils de Dieu ». Sa tristesse était sur fond de joie, puisqu'il apportait la consolation. Il était sûr qu'à son appel Lazare sortirait du tombeau. « Je savais, ose-t-il dire à son Père avant le miracle, que tu m'exauces toujours ! » Dieu, qui envoyait autrefois son prophète à Ezéchias mourant pour lui dire : « J'ai vu tes larmes », pouvait-il laisser infécondes celles de son Fils ? Et d'autre part, comment Jésus pourrait-il essuyer nos pleurs, s'il n'avait jamais pleuré ? Toutes ses peines sont rédemptrices, car à sa sympathie fraternelle s'ajoute son pouvoir surnaturel.

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure...

Mais il faut ajouter, avec le poète :

Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit !

Je garde le souvenir d'un tableau, longtemps contemplé dans une exposition de peinture. Il représentait le Christ en croix. Tout l'effort de l'artiste s'était porté sur le visage de Jésus. Sur ce visage douloureux où la couronne d'épines avait mis des larmes de sang, une clarté venue d'en haut, par je ne sais quel jeu de lumière, atténuant l'indicible angoisse, transformait l'expression de trêve souffrance en un sourire poignant, annonçant la victoire prochaine sur la douleur et sur la mort. C'est ce rayon divin d'espérance que les sœurs de Lazare ont pu voir briller dans les larmes du Maître accouru pour les consoler. Chaque larme a son reflet de lumière, et la joie revient toujours là où Jésus a pleuré.

(2 mai 1946)

LE SILENCE DE JÉSUS

« Jésus ne répondit rien. »

(Luc XXIII, 9).
(Matthieu XXVI, 63 et XXVII, 12).

Jésus, dont les paroles nous apportent tant de clartés, nous instruit aujourd'hui par son silence. L'heure du sacrifice, pour laquelle il est venu, a sonné. Il a donné sa vie et ne cherchera pas à la reprendre. Devant Caïphe, devant Pilate, il refuse de se défendre contre les accusations des faux témoins et des prêtres. Il reste muet devant Hérode. Il pourrait confondre ses ennemis, relever leur défi, appeler à son secours « des légions d'anges ». Mais combien plus grand apparaît-il en son silence, signe « d'obéissance jusqu'à la mort » à la Volonté de Dieu.

A l'heure de l'épreuve, qui est aussi l'heure de notre destin, quand cette Volonté nous paraît dure,

exige de nous le renoncement et même la mort de nous-mêmes, que l'exemple du Christ, notre modèle en toute chose, nous enseigne à obéir au silence. A quoi bon murmures ou révoltes qui ne font qu'affaiblir notre courage ? Il y a dans l'acceptation silencieuse une force cachée, une maîtrise de soi qui nous viennent de Dieu, et tout vrai chrétien sait qu'une douleur acceptée a perdu son aiguillon. « Il est bon, disait déjà le prophète, de tendre en silence la délivrance de l'Eternel. »

Mais plus encore que l'obéissance muette Jésus nous frappe « la foi dont elle témoigne ». Christ a remis sa cause entre les mains de son Père ; il a la certitude qu'elle triomphera. Les accusations menteuses, les moqueries, les cris de haine ne l'atteignent pas. Il a fermé sur eux les portes de son âme, et dans ce refuge de silence il n'écoute plus que son Dieu. Jésus vient d'un autre monde et représente une autre justice que celle de ses juges. Que leur répondrait-il ? Ils ne sauraient le comprendre. Il faut qu'il souffre, qu'il meure, mais de son sacrifice germera le salut du monde. « Quand il aura été élevé il attirera tous les hommes à lui... » Il accepte la croix en pleine de l'immense joie qui lui est réservée (Hébreux 12). Le bruit flatteur qu'on fait autour d'Hérode changera bientôt en malédiction, mais dans le silence du Christ chante déjà l'éternité.

Jésus muet devant ses juges et ses ennemis nous paraît « grand surtout par sa charité. » « Il se taira » disait de son Dieu le prophète Sophonie, « à cause de son amour ». Comme nous aurions compris en ces longues heures de martyre, et devant de tels juges, des paroles vengeresses d'indignation et de justice ! Mais le Christ n'est pas venu pour condamner le monde, il est venu pour le sauver. « Réponds donc à tes accusateurs ! » lui conseille Pilate. « Devine qui t'a frappé », lui crie le soldat brutal. « Si tu es le Christ, descends de ta croix ! » lui disent les prêtres et les scribes en éclatant de rire. Et lui ne retient aucune offense, ne relève aucune injure. Plein d'amour pour ses ennemis mêmes, il ne prononcera pas une parole qui s'attacherait comme une marque d'infamie à la mémoire de ceux pour qui il allait mourir. Je me souviens de l'intense émotion produite sur un grand auditoire par la cantilène toute simple, presque monotone, d'un chanteur noir. « Quel dommage et quelle honte, disait le cantique pleurant la crucifixion de Jésus, mais Il n'eut pas un mot de murmure, pas un mot. On le cloue, on perce son cœur, le sang coule, et pas un mot de murmure, pas un mot. Il penche la tête, Il expire brisé de douleur, et pas un mot de murmure, pas un mot... » Cette maîtrise absolue du don de soi-même, voilà ce qui dans la vie et la mort du Christ étonna le plus les foules

païennes, quand saint Paul ou saint Pierre annonçait l'Évangile de Jésus : « Lui qui, injuré, ne rendait pas d'injures, et maltraité, ne faisait point de menaces ! » (I Pierre II, 23).

Mais quelle est la conscience (si elle n'est morte), qui ne se troublerait, comme celle du soldat romain, de l'officier païen, de l'ouvrier à son supplice, ou celle du brigand crucifié près de lui, devant tant d'obéissance et d'amour silencieux ?

Caïphe, Pilate, Hérode ont passé sans laisser trace. Leurs noms ne nous sont connus que parce qu'un jour Jésus a comparu devant eux, et qu'ils l'ont condamné. Le vrai Souverain sacrifié, le vrai Maître, le vrai Roi, c'était lui. Leur vanité s'est évanouie en se heurtant à son silence. Et aujourd'hui nous nous inclinons : une reconnaissance infinie devant ce silence du rédempteur.

(4 mai 1950)

LE REGARD DE JÉSUS

*« Le Seigneur, s'étant retourné,
regarda Pierre ».*

(Luc XXII, 61).

Jésus vient de subir chez Caïphe son premier interrogatoire. Les soldats se moquent de lui, le frappent, lui crachent au visage. Parmi toutes ces voix qui l'outragent, ne s'en trouvera-t-il aucune pour prendre sa défense ? Il a reconnu dans la cour celle de Pierre, dont l'accent galiléen lui rappelle les beaux premiers jours de son ministère, et qui protestait, hier encore, de le suivre jusqu'à la mort. Hélas ! comme le Christ l'avait annoncé, la chère voix le renie...

On emmène Jésus ; le coq chante. Près de Pierre, le Seigneur se retourne et le regarde. Qu'y avait-il, dans ce regard, qui ait bouleversé l'apôtre ?

De la clarté, d'abord, une lumière menaçante

qu'il projette au fond de cette âme où l'épreuve, la crainte, la lâcheté ont amassé tant de nuit. Ce regard éclaire sur lui-même le disciple infidèle. Pierre se souvient de ses serments, de tout son beau courage prêt à braver la mort, mais qui s'évanouit au premier soupçon d'une servante traître et curieuse — et l'énormité de sa faute éclate tout d'un coup à ses yeux. L'Évangile de Marc nous dit qu'après que le coq avait chanté une première fois, après le premier reniement. Mais ce chant du coq, annoncé pourtant par le Maître, avait laissé Pierre insensible. Luc ajoute qu'une heure environ s'était écoulée entre le deuxième et le troisième reniement, et ce long délai que Dieu accordait à Simon pour se reprendre n'avait pas suffi davantage à le faire rentrer en lui-même. Il y fallait le regard de Jésus.

Dans la parabole de la drachme perdue, on voit la lampe de la ménagère fouiller de son rayon l'obscurité de la chambre, jusqu'à ce qu'il se pose sur la pièce d'argent et la fasse briller dans l'ombre. Ce qui cherche le regard lumineux de Jésus, dont on a dit « qu'il éclaire ce qu'il regarde », c'est la conscience de Pierre. A sa clarté elle va s'éveiller comme le dormeur sur qui se pose un brillant rayon de soleil. Étrange pouvoir; où se révèle l'étroite parenté qui unit le Christ et la conscience. Mais, plus encore que la lumière de ce regard, c'est son amour qui bouleverse Simon. A l'heure

où Jésus, outragé, frappé, meurtri, s'engageait sans retour sur son douloureux chemin de croix, n'eût-il pas été en droit de ne plus penser qu'à sa propre souffrance, à l'œuvre rédemptrice qu'il allait poursuivre jusqu'à la mort — abandonnant à lui-même son disciple renégat ? Mais non, si Pierre l'a renié, lui reste fidèle à Pierre. Si l'apôtre déclare ne pas le connaître, lui connaît son apôtre et l'aime encore. Une fois de plus il s'oublie pour venir en aide à son disciple en péril. Autrefois, quand Simon Pierre, ayant sauté de sa barque pour le rejoindre, enfonçait dans la mer, Jésus lui avait tendu la main pour le redresser sur la vague. Aujourd'hui, ses mains sont liées, et il ne peut les tendre à son disciple, menacé d'un plus redoutable naufrage. Mais il lui tend son regard, et dans ce regard, il y a son cœur.

Et ce qui émeut plus encore Simon Pierre, c'est qu'il sait que Jésus va mourir. Il va donner sa vie pour la rançon des péchés du monde — « pour la rançon des péchés de Simon » ; mourir pour l'homme qui vient de le renier trois fois ! Non, Pierre, jusqu'alors, n'avait pas connu l'amour de son Maître, et son cœur en détresse n'en peut supporter la révélation. Peut-être eût-il pu braver un regard d'indignation ou de colère, mais il lui est impossible de résister à ce regard d'amour. Bien vite il sort, et pleure amèrement.

Qu'il pleure, l'apôtre qui ne se sent plus en état

de grâce, qu'avec ses larmes se répande toute l'amertume de son âme ! Un regard d'amour comme un rayon d'été, a fondu la glace de son endurcissement et rouvert les sources du repentir, les sources de vie.

Et ce regard dit encore à Pierre : « Reviens à moi, ne te renie pas en me reniant ; malgré ta chute, j'espère en toi ! » Cette chute, le Christ la lui avait annoncée, mais il avait dit aussi : « J'ai prié pour toi ! » Il avait même ajouté, se sachant exaucé d'avance : « Quand tu seras converti, raffermis tes frères. » Quelle consolation inespérée ! Son Maître le regarde et ne le méprise pas ; bien plus, il compte sur lui, le vaincu, pour fortifier ses frères. C'est bien là ce qu'il y a de plus lumineux dans le regard de Jésus. Sous la misère du péché, il aperçoit la richesse intacte d'une âme, il croit en elle, par son optimisme malgré tout, lui rend confiance en elle-même. Rien ne relève un cœur comme de savoir qu'on espère en lui. Que de fois n'a-t-il pas suffi, pour exalter notre courage aux heures difficiles, du regard confiant posé sur nous par quelqu'un que nous aimons ?

Pierre pleure, mais il est sauvé. Le regard de Jésus l'a retenu au bord du désespoir et le ramène auprès du Maître qu'il n'a pas cessé d'aimer. C'est ce regard qui, dès les premiers mots de Marie-Magdeleine revenant du tombeau vide, le fer-

courir, à perdre haleine, au jardin de Joseph, pour y chercher le Ressuscité. C'est ce regard qui, lorsque Jésus apparaîtra aux disciples sur les bords du lac, le fera se jeter encore à la mer, pour aller plus vite à la rencontre du Maître retrouvé. Toute la scène si émouvante de son rétablissement : « Simon, fils de Jona, m'aimes-tu ? — Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime ! », a commencé à ce regard dans la cour du grand-prêtre, inoubliable regard de lumière, d'amour, d'espérance, qui a su retirer l'apôtre de sa chute profonde et le gardera jusqu'au martyr.

(4 avril 1943).

LE BON BERGER

« *Je suis le bon berger...* »

(Jean X, 14).

Les images les plus simples sont celles qui nous plaisent le plus. Les hommes ne se laisseront jamais de la Parole du bon Berger.

Les chrétiens de Rome, persécutés du temps de Néron, faisaient souvent graver sur leurs tombes, dans les Catacombes, un berger. Par là s'exprimait leur foi que le Christ saurait un jour retrouver leur âme perdue dans ces souterrains obscurs. Plus tard, les Eglises, petits troupeaux toujours menacés, ont donné à leurs chefs le nom de pasteurs, — (Jésus n'avait-il pas dit à Pierre « Pais mes brebis... ») — et c'est de là que viennent ces crosses recourbées, ornées d'or et de pierreries que portent les évêques. Une telle richesse ne convient guère au bâton du pauvre berger. Elle fait penser à ce proverbe du moyen-âge : « Autrefois

houlette de bois, berger d'or ; aujourd'hui houlette d'or, berger de bois. » Quel est l'évêque ou le pasteur, si consacré soit-il, qui ne se sente atteint par un tel jugement ? Mais ce n'est pas de ceux-là que je veux parler, c'est de Celui qui a pu dire de lui-même : Je suis le bon Berger.

Jésus sait que nos âmes sont toujours mineures, qu'elles ont besoin d'un protecteur et d'un guide, sur les routes incertaines, où la mort vient à notre rencontre avec les ombres du soir. Mais en même temps il a conscience d'être le berger qu'il nous faut. Il a droit à ce titre, car, s'agit-il de l'amour : il nous donna sa vie ; s'agit-il de la route : il est le chemin ; s'agit-il des pâturages : il a livré sa chair pour la nourriture et son sang pour le breuvage des hommes.

Le bon berger « entre par la porte ». Les voleurs se glissent, la nuit, le long des murs, cherchant à pénétrer dans l'enclos par ruse ou par effraction. Méfions-nous des habitudes mauvaises qui s'insinuent sans qu'on y prenne garde, des tentations qui rôdent, des passions qui sautent le mur. Jésus entre au grand jour par la grande porte, car il est le maître de la maison. Aux heures qui fixent notre destinée, sa présence intérieure nous paraît toute naturelle : malheur à nous, s'il ne venait pas.

« Il connaît ses brebis » et les appelle par leur nom. « Que me font à moi cent mille hommes ? »

répondait Napoléon à l'un de ses officiers évaluant à ce chiffre les pertes probables d'une bataille. Mais pour Jésus, « une âme » compte, infiniment plus précieuse, et il sait son nom. C'est bien souvent par quelque défaut, visible ou secret, que le Berger distingue ses brebis les unes des autres. Et Jésus qui nous connaît, parfaitement averti des misères de nos cœurs, sait tout ce que recouvre le nom dont il nous appelle. Mais s'il éprouve quelque tristesse à le prononcer, il y met plus encore de sollicitude et d'espoir.

Les brebis « connaissent sa voix ». Il y a harmonie parfaite entre elle et notre conscience. Nous ne pouvons lui désobéir, mais non la méconnaître. Souvenez-vous du cri de la Samaritaine : « Il m'a dit tout ce que j'ai fait ! » — et de celui de Nathanaël aux premiers mots de Jésus : « D'où me connais-tu ? » Quand parmi les voix du monde, flatteuses et décevantes comme les voix des mercenaires et des étrangers, Il fait entendre la sienne, avec quelle joie l'âme y retrouve les accents de sa langue maternelle ! Même sa sévérité lui est douce, car elle y sent l'amour qui veille... Ouvrez l'Évangile : cette voix vous prend aussitôt le cœur. Et nous admirons que, s'adressant aux foules de tous les âges, elle parle pourtant à chacun de nous comme s'il était le premier et le seul à l'entendre.

Le bon Berger « mène dehors ses brebis et ma

che devant elles ». Elles le suivent sur la route, vers la lumière, vers les sources et les pâturages qu'elles aiment, et chaque fois qu'elles relèvent la tête, elles voient se profiler sur le ciel la haute silhouette de leur berger. Guide infailible, il marche devant nous à travers la vie et la mort, les yeux fixés sur le but. Il affronte le premier tous les obstacles, à tous les ennemis possibles il jette son défi superbe : « Nul, jamais, ne les ravira de ma main ! »

Mais plus encore que tous ces traits de caractère du bon Berger, me touche celui-ci, pris dans un autre évangile : « il cherche la brebis perdue jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée » (LucXV, 4). Cent justes à l'abri l'intéressent moins qu'une pauvre âme égarée.

Trop souvent il arrive qu'une âme chrétienne, séduite par quelque promesse du monde, ou quelque retour imprévu d'un passé qui ne veut pas mourir, s'aperçoive tout à coup qu'elle est bien loin de son Maître. Elle se sent menacée, dans la nuit qui tombe, ne retrouve plus sa route, et se croit perdue. Mais non, lui redit l'évangile du bon Berger, tu n'es pas perdue, puisqu'Il te cherche, et te cherchera jusqu'à la fatigue infinie, jusqu'à la mort, jusqu'au delà, « jusqu'à ce qu'il t'ait retrouvée ».

(4 avril 1948).

LE CHEMIN

« *Je suis le chemin.* »

(Jean XIV, 6).

Singulier encouragement que Jésus donne à ses disciples. Voilà trois ans qu'ils le suivent par tous les chemins de la Galilée et de la Judée, sans jamais se plaindre des routes interminables et de leur fatigue. Trois ans ils ont couru vers un but jamais atteint. Mais voici sans doute le terme, les prophéties vont s'accomplir, l'heure va sonner de triomphe et de la gloire... Eh bien, non ! Jésus d'un mot les rejette dans la lutte. A leur lassitude il propose des courses nouvelles : « Je suis le chemin.

Nous aussi, nous avons besoin d'entendre de telles paroles. Une Eglise qui s'endort au chant des psaumes et des liturgies, et pense qu'il n'y a rien de plus dans l'Évangile que ce qu'elle y a déjà trouvé

n'est pas celle du Christ. Il est le maître de ceux qui marchent, et dans chaque progrès ne voient qu'une étape où l'on ne se repose un instant que pour la dépasser.

Ils n'ont rien à faire avec Lui, ceux qui s'enferment dans leurs habitudes comme dans une demeure commode. Ils ne verront jamais sur la route qui s'élève s'élargir l'horizon et se rapprocher le ciel. Ils restent en dehors de l'action, en marge de la vie. Mais à Lui les âmes inquiètes qu'attire quelque but lointain. Patriarches en voyage, peuple conduit par la nuée de feu, mages poursuivant l'étoile, apôtre emporté par la course dans l'arène du monde, enfants du Royaume que les grands espoirs de la Bible entraînent vers la patrie invisible comme les vents du large poussent la voile au port, vous qui marchez et courez, vous qui vivez, voilà votre Chef ! Il est le Chemin.

Les chemins qui s'offrent à nous ont, il est vrai, leur tristesse. Ils parlent de séparations. Ils nous rappellent que nous sommes étrangers et voyageurs sur la terre. Mais aussi ils nous mettent en garde contre la tentation de trop nous attacher à ce qui périt, à ce que la terre ne nous donne que pour le reprendre un jour. Ceux d'ici-bas, en dehors de Christ, ne sont que des impasses où tous les élans de l'âme finissent par se briser contre une porte close. Mais Jésus en a la clé, et il ouvre la

porte. Pour tous ceux que le monde trahit, il est l'affirmation consolante d'un libre chemin, qui conduit... ailleurs.

C'est le chemin de l'aventure, dont il ne cache pas les risques. Le Royaume des cieus est forcé ; il appelle à lui les vaillants. « Viens ! » dit le Christ au jeune homme riche, mais celui-ci devra d'abord renoncer à tout ce qu'il a. « Viens ! » dit-il à Pierre dans la tempête ; mais l'apôtre devra sauter hors de la barque. Si quelqu'un veut le suivre, qu'il se charge de sa croix, qu'il brave la haine du monde, qu'il soit fidèle jusqu'à la mort, que rien, selon le mot de Pascal, ne lui soit trop cher pour l'éternité.

« Nul ne vient au Père que par moi » disait Jésus. Mais aller au Père, n'est-ce pas revenir à soi, à sa propre vérité ? Le chemin de l'aventure n'est en somme que le chemin du retour, celui de l'enfant perdu qui revient à la maison. Ainsi s'expliquent « l'appel de la route », l'irrésistible attrait qu'elle exerce, malgré fatigues et périls.

Quel émouvant témoignage de solidarité humaine, qu'un chemin ? Ceux qui le suivent pensent-ils aux peines qu'il a coûtées, à ce qu'il représente de recherches, de dépenses et de travaux épuisants ? Et tout cela leur est offert pour rien. La route est ouverte à tous. Aussi bien qu'au riche dont la voiture en soulève la poussière, elle appartient au pauvre chemineau qui n'a pas un

lieu où se reposer, et à qui un poète des gueux pouvait dire en son fruste langage :

T'es dans la rue, va ! t'es chez toi !

Le chemin est tracé : il n'y a qu'à le suivre. Il peut être long (car le pécheur est bien loin du Père) et nous pourrions nous décourager. Mais Jésus n'a pas dit : « Voici le chemin. » Il a dit « Je suis le chemin. » Un chemin vivant. Il a déjà passé par où il nous conduit. Il a connu la souffrance, le renoncement aux choses aimées et révolues, la lassitude, la soif. Il s'est assis, fatigué, sur la margelle du puits profond sans avoir rien pour y puiser. Il a passé par notre mort et son passage y a laissé sa clarté. Mon journal d'aujourd'hui annonce des cartes lumineuses où brillent pendant la nuit le tracé des chemins et leurs points de repère. Christ est le chemin qui reste clair dans les ténèbres, guide plus sûr encore que « la lampe sur le sentier » dont devait se contenter le Psalmiste (Ps. 119 : 105).

Mais il y a mieux : Christ le Chemin a pitié de notre fatigue. Il est « un chemin qui marche, » comme le fleuve dont parle Pascal, portant la barque où elle doit aller. Ou plutôt, il est ce bon ber-

1. Aristide Bruant.

ger dont il parle lui-même, portant à la berger
la brebis perdue.

Qui donc hésiterait à répondre à l'appel d'un t
Chemin, malgré les abandons ou les sacrifices qu
exige mais que fera oublier le prix de la course

C'est ce que pensait Agrippa d'Aubigné, écrivan
dans l'un de ses poèmes :

*C'est un grand heur, en vivant
D'avoir vaincu tout orage,
D'avoir, au cours du voyage
Toujours en poupe le vent,*

*Mais c'est bien plus de terrir
A la côte désirée,
Et voir sa vie assurée
Au havre de bien mourir.*

(19 janvier 1950).

LE SERVICE

*« Nul ne peut servir
deux maîtres »*

(Matthieu VI, 24)

C'est pourtant ce que beaucoup prétendent faire. Ils croient pouvoir partager leur temps entre Dieu et le monde, le bien et le mal, l'amour du prochain et l'égoïsme. Leur cœur ressemble à ces parlements où les gouvernements tombent et se relèvent au gré d'un vote de majorité. Quelque rapide que soit la vie, ils y trouvent du temps pour tout : du temps pour donner et du temps pour retenir, du temps pour prier et pour médire, du temps pour accomplir leur devoir et pour l'oublier. Comme Voltaire, ils pourraient dire : « La variété, c'est ma devise ! » Ils trouvent même je ne sais quelle illusion d'indépendance dans ces changements de servitude.

C'est cette illusion que dissipe la parole de Jésus : « Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon. » Penser le contraire, c'est méconnaître les exigences des maîtres dont il s'agit. Ce partage que nous souhaiterions, chacun d'eux le refuse.

Si vous voulez savoir comment Mammon traite ses serviteurs, regardez autour de vous cette lutte sans merci, cette concurrence impitoyable qui exige de ceux qui veulent réussir — ou simplement ne pas être écrasés — une tension intellectuelle ou nerveuse incessante. Ils voudraient parfois reprendre haleine — mais ils sont pris dans l'engrenage et ne s'appartiennent plus. Et ne s'appartiennent pas davantage ceux qu'asservit le démon des plaisirs, de l'alcool ou du jeu. Chaque jour la dose de poison devra être plus forte. Peu importe que les exigences croissantes du mauvais maître soient une menace pour la santé ou le bonheur du foyer, il sait étouffer chez ses victimes toute velléité de révolte, et leur impose cette servitude dont on a dit « qu'elle abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer. » (Vauvenargues.)

Et, d'autre part, si nous choisissons Dieu pour Maître, n'espérons pas qu'Il soit moins exclusif que l'autre. « Si quelqu'un veut venir après moi, dit Jésus, qu'il renonce à lui-même... ». « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. » — Celui qui, après avoir mis la

main à la charrue, regarde en arrière, est impropre au Royaume de Dieu ! » Les Philistins placèrent un jour l'arche de l'Éternel dans le temple de leur idole. Le lendemain, ils trouvèrent la statue de Dagon brisée sur le sol. Il n'y avait eu, dans le sanctuaire, de place que pour le vrai Dieu.

Que restait-il pour le monde au cœur d'un saint Paul ? De l'argent, du savoir, de l'éloquence il se faisait des serviteurs, et non des maîtres. Il ne s'en servait que pour mieux servir le Maître unique et divin.

Et pourtant, ne voit-on pas chaque jour de braves gens suivre en paix leurs penchants égoïstes, lire n'importe quel livre, chercher les distractions mondaines, sans cesser de garder pieusement au fond du cœur l'image du Christ qu'apprit à aimer leur enfance, et de remplir avec fidélité tous leurs devoirs religieux ? Il n'est pas d'état d'âme plus dangereux. Qu'ils s'observent en toute sincérité : ils verront que ce qui leur reste de piété ne sert bientôt plus qu'à masquer en eux les progrès du monde, et qu'ils n'hésitent déjà plus entre une heure de plaisir mondain et une heure de communion avec Dieu. Ils s'imaginent Le retrouver quand viendra son tour, mais ils s'apercevront alors que Dieu n'est plus là ou plutôt qu'Il n'y a jamais été. « On n'aime vraiment que ce qu'on préfère », a dit un moraliste. A aucun moment le

Seigneur n'a accepté pareil partage avec le monde.
C'est à de tels adorateurs qu'Ésaïe disait de sa part : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est bien loin de moi ! »

Pour servir efficacement le maître qu'on aime, il faut se donner à lui sans réserve. Un savant ne progresse que s'il se spécialise. S'il disperse son effort, il pourra acquérir des clartés de tout, mais il ne sera nulle part une lumière. Les grandes carrières n'ont jamais triomphé qu'au prix de vies sacrifiées. Un proverbe latin disait : Je crains l'homme d'un seul livre ; c'est-à-dire : d'une seule étude, d'un seul amour. Et le monde aussi ne redoute que l'homme d'un seul maître : l'homme de la Bible, l'homme de Dieu.

(10 mars 1944).

UNE SEULE CHOSE

« Une seule chose est nécessaire »

(Luc X, 42.)

Bien heureuse à la pensée que Jésus accepte de souper chez elle, Marthe veut faire honneur à son hôte. Tout est sens dessus dessous dans sa modeste demeure. Elle a mis à contribution la basse-cour, le potager, les coffres à provisions. Elle a retiré des armoires, pour orner la table, sa plus fine lingerie, et trouve ainsi le moyen de satisfaire son petit amour-propre de ménagère, tout en fêtant le Seigneur. Mais cela lui donne beaucoup de peine — et de joie aussi — et craignant, pour avoir voulu trop bien faire, de ne pas être prête à temps, elle demande à Jésus de laisser Marie venir à son aide.

Marie, au contraire, oublie tout à écouter Jésus. Assise à ses pieds, elle perd conscience de la réalité toute proche. Elle ne se souvient plus qu'on puisse

avoir faim. Chaque parole du Christ retentit en elle comme un appel de la lumière et de la vérité. Elle s'empporte vers un monde nouveau. Ce ciel mystérieux, dont nul ne peut dire ce qu'il est, mais où chacun place le suprême espoir de sa vie, se profile à ses yeux tandis qu'elle écoute, et l'obscur demeure de Béthanie s'éclaire un instant de sa gloire. Tout à l'heure elle se ressaisira, et son activité redoublée compensera le temps consacré au recueillement, mais elle ne veut pas perdre une seule parole du Maître.

Jésus aime Marthe autant que Marie ou Lazare. Cet empressement à le servir est le parfum qui se répand pour lui l'âme de Marthe, comme l'adoration attentive est le parfum de Marie. Mais la réclamation de la première oblige le Christ à donner raison à l'une ou à l'autre, et sans hésiter il déclare que Marie a choisi la bonne part, car s'il est en ce monde beaucoup de choses utiles ou agréables — ou même les deux à la fois — « une seule est nécessaire ».

Le souci de Marthe, c'est de bien traiter son hôte. Ce n'est pas Jésus qui la reçoit, c'est elle qui reçoit Jésus, et qui doit faire tous les frais de la fête. Et ceci prouve, tout simplement, qu'elle n'a pas encore pénétré le secret du Maître. Marie, au contraire, plus réfléchie, a compris qui est Jésus. Quand le Fils de Dieu qui apporte dans sa robe

sans couture toutes les richesses du ciel, quand le Seigneur miséricordieux qui multiplia le pain pour la foule et fit jaillir dans l'âme altérée de la Samaritaine une source d'eau vive meilleure que celle du puits de Jacob, franchit le seuil de sa maison, elle comprend que ce qui importe avant tout, ce n'est pas de lui préparer une table plus ou moins bien servie, c'est de s'asseoir à la sienne, pour s'y nourrir de sa Parole.

D'après une ancienne coutume, partout où entrait le roi, il était chez lui, et le propriétaire de la maison devenait son hôte jusqu'à son départ. Et de même, dès que Jésus est entré chez Marie, l'humble logis où elle habite est devenu le temple intime où le Seigneur l'accueille et la bénit.

Marthe met toute sa maison à la disposition de Jésus. Marie ne lui offre que son cœur. Or, c'est le cœur qu'Il veut, et de tout le reste il ne se soucie. Tout lui appartient et lui obéit. Il parcourt en Maître la terre et le ciel ; l'étendue est à lui, avec ses étoiles, les sources des eaux sont à lui, le feu est son serviteur et le vent son messager ; il calme la tempête, il marche sur les flots qui s'inclinent. Il appellera Lazare enseveli et le sépulcre s'ouvrira... Seul notre cœur est libre de rester fermé quand il passe, et de ne pas répondre à sa voix.

Marthe est trop occupée de soins matériels ; elle oublie d'ouvrir son cœur à Jésus ; tant de choses,

dont elle s'inquiète ou s'agite, lui cachent la seule qui soit nécessaire. Et ce soir, quand sera parvenu celui qui amenait chez elle le ciel et Dieu, elle remettra sa maison dans le même ordre qu'auparavant, et se félicitera seulement d'avoir offert au Christ un bon souper...

C'est beaucoup, sans doute, et qu'elle soit bénie pour les forces, qu'après une rude journée, Jésus aura recouvrées à sa table. Comment Celui qui a promis de récompenser un verre d'eau donné pour lui, ne serait-il pas reconnaissant à Marthe de son festin ? Pour elle s'est accomplie d'avance la parole du Christ dans l'Apocalypse : « Si quelqu'un m'ouvre sa porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui... » Mais pour Marie s'est réalisée la promesse tout entière : « ...et lui avec Moi ! » Marthe a reçu Jésus, mais c'est Jésus qui a reçu Marie, lui apportant avec la nourriture céleste, seule capable d'apaiser sa faim et sa soif de vie profonde, « la seule chose nécessaire. » Elle a choisi la bonne part.

(14 février 1946).

APPEL

*« Beaucoup d'appelés, peu
d'élus »*

(Matthieu 22, 14)

Comme la plupart des paraboles prononcées aux derniers jours du ministère de Jésus (le figuier stérile, les deux fils, les vigneron meurtriers, la pierre de l'angle rejetée par les bâtisseurs) celle du festin de nocés révèle en Christ une tristesse poignante, devant les résultats de son labeur surhumain. Il pense aux multitudes qui ont entendu son appel, aux assemblées immenses qui se pressaient autour de lui, attirées par son enseignement et ses miracles. Il se souvient des foules qui le suivaient à Capernaüm, sur le rivage du lac, qui l'écoutaient sur la montagne, qu'il avait nourries au désert, qui l'acclamaient à Jéricho, qui, hier encore, criaient : « Hosannah ! » sur le mont des oliviers. Il se rappelle les gens de Sichar, rassemblés à la voix de

la Samaritaine, les mères l'assiégeant avec leurs enfants sur les bras, les malades qu'on lui amenait de toute part. Les paralytiques auxquels il avait dit : « Lève-toi et marche ! » auraient pu lui faire un cortège imposant, les muets auxquels il avait rendu la voix auraient pu remplir de leurs cris joyeux les rues de Jérusalem. Innombrables les cœurs fatigués qu'il avait redressés, les âmes altérées, les brebis perdues qui avaient entendu son appel.

Et parmi ces milliers d'appelés, où étaient les élus ? Douze apôtres, dont l'un allait le renier et un autre le trahir, quelques femmes pieuses, quelques disciples secrets, voilà tout ce qui lui restait, voilà le grain demeuré sur l'aire, quand le vent avait passé balayant le chaume, voilà l'infime quantité d'or pur tombée au fond du creuset.

Un jour dix lépreux étaient venus le trouver vêtus de haillons, défigurés, horribles. Tous furent guéris, mais un seul revint rendre gloire à Dieu. « Et les neuf autres, où sont-ils ? » demanda Jésus tristement. Aujourd'hui, jetant un regard en arrière sur son activité passée, pleine d'amour et de prodiges, sur ces foules accourues et dispersées, flot qui monte et se retire sans rien laisser après lui, ne pourrait-il pas se désespérer et renoncer à une lutte dont il prévoit le terme sanglant ? Pourquoi tant d'appelés et si peu d'élus ?

Mais s'il s'attriste, il n'est pas découragé. Sa foi demeure entière, au triomphe de son Evangile : « Ne crains pas, petit troupeau, dira-t-il à ses disciples, car il a plu à votre Père de vous donner le Royaume ». Et telle est sa certitude de n'avoir pas travaillé, ni souffert en vain, que loin de désertier le combat, il va « la face dressée » au-devant du sacrifice suprême, et s'engage résolument sur son chemin de croix.

Aujourd'hui encore, les mêmes raisons de tristesse s'offrent aux messagers de Dieu, s'efforçant de faire entendre au monde l'invitation royale. Des foules se rassemblent et nombreuses sont les âmes que l'appel divin semble avoir touchées. Mais sur une terre depuis si longtemps asservie au péché, quelle distance à parcourir entre l'« appel » et l'« élection ». Le salut est loin, et la plupart de ceux qu'on y convie auraient besoin d'être conduits pas à pas sur le chemin qu'ils ignorent. Livrés à eux-mêmes, ils s'y perdront bientôt. Le monde aussi a des messagers, les invitant à des fêtes plus proches, et qu'ils préfèrent... D'autres, mieux suivis ou mieux disposés, s'arrêtent pourtant devant la porte étroite et le sentier qui monte... Pour un seul pécheur qui se repent, il y a toujours quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance. Comme le convié indésirable dont parle Jésus, ils veulent entrer tels qu'ils sont dans la salle du festin, sans

s'apercevoir de leur vêtement sordide, et se scandalisent si on les avertit qu'ils seront jetés dehors. D'autres encore semblent avoir compris la nécessité d'un changement total, d'une « conversion ». Mais ce sera pour demain : l'heure présente est d'autres soucis. En voici enfin qui s'engagent dans la bonne voie. Y persévéreront-ils jusqu'à la fin ? Il le faut pourtant, pour être sauvé.

Ainsi se désagrège et se disperse la foule, sur le chemin difficile qui mène de la terre de servitude au pays de la promesse. « Beaucoup d'appelés, peu d'élus ! »

Si les disciples ont si fidèlement conservé cette parole de leur Maître, note mélancolique d'un voix d'ordinaire si virile et si ferme, c'est qu'ils ont dû, plus tard, y trouver un réconfort inattendu, un motif de ne pas désespérer de leur œuvre par les insuccès ou les persécutions que le Christ avait connus avant eux. Ils passent par où le Maître est passé. Or l'échec apparent de son dévouement et de ses fatigues n'a eu d'autre résultat que d'amener Jésus à se donner plus encore à ceux qu'il voulait sauver, et c'est à l'heure effrayante du don total que Dieu l'a rendu vainqueur. Il le savait, d'ailleurs, et cet espoir l'a toujours soutenu : « Quand j'aurai été élevé, disait-il, j'attirerai tous les hommes à moi. » Suprême leçon, que les disciples ne devront jamais oublier. Leur devoir est d' « appeler »

ler », à Dieu seul il appartient d' « élire ». Mais leur Maître ne leur a-t-il pas prédit qu'à la fin la salle du festin, la maison du Père serait remplie ? Et si à l'appel du plus humble d'entre eux a répondu une seule âme, n'est-ce point assez pour qu'il entende déjà chanter dans la sienne « la joie du ciel ? »

(30 janvier 1947).

NOTRE PAIN

« *Donne-nous aujourd'hui
notre pain quotidien* »

(Matthieu V, 7).

Cette demande, placée au centre de l'Oraison dominicale, montre que le Seigneur s'intéresse à nos besoins matériels, comme à ceux de notre âme. Jésus a connu la faim. Il sait par expérience que le Malin peut s'en servir pour nous tenter et qu'il n'est pas de plus dangereuse privation que celle du pain. C'était pour les Hébreux l'aliment de base, et tel était le respect qu'on lui portait qu'il ne devait pas être coupé au couteau, mais rompu entre ses mains. Nul n'eût osé le posséder en égoïste. On se faisait honneur de le partager avec l'hôte inconnu comme avec l'ami de passage, la charité le distribuait aux indigents, et même l'Écriture ordonnait de l'offrir à son ennemi.

Ce qui donne à notre pain une si haute valeur humaine, c'est qu'aucun autre aliment n'exige la collaboration d'un si grand nombre de travailleurs. Le laboureur creuse les sillons où le semeur jette ses graines. Le moissonneur vient ensuite lier les gerbes, le vanneur sépare la balle du pur froment et le meunier transforme le blé en farine blanche, entre ses meules que les carriers ont taillées dans le dur granit. Puis le boulanger en fera du pain. Les pays surpeuplés font venir le blé de contrées lointaines par des chemins de fer qui ont coûté, dit-on, autant de vies humaines qu'il y a de traverses sous les rails. Un morceau de pain nous rend débiteurs d'une multitude de frères en humanité.

Et ce pain, nous le devons aussi à Dieu qui donne aux champs la pluie ou le soleil, et met dans les grains jetés en terre le germe vivant qui entr'ouvrira les sillons. Dieu et les hommes se sont unis pour créer le pain, — et nous savons avec quelle ferveur Jésus rendait grâces avant de le rompre pour le distribuer aux siens. D'après d'antiques liturgies, les évêques ou anciens, avant de célébrer la Cène, bénissaient le Seigneur pour les moissons éparses sur les collines, et l'on a conservé la prière que l'un d'eux, saint Basile, prononçait avant le repas sacré : « Seigneur, souviens-toi cette année des graines ensemencées et de la verdure des champs ; réjouis la face de la terre et que ses

récoltes se multiplient, à cause des pauvres qui sont parmi ton peuple, des orphelins, des veuves et des voyageurs... »¹ Combien cette prière est actuelle, en ces temps tragiques, à ce moment de l'année où la terre s'entr'ouvre sous la poussée des tiges frêles qui lui font un manteau vert. L'année s'annonce dure et lourde de privations : que Dieu veille sur le blé qui lève !

« Notre pain quotidien... » « A chaque jour suffit sa peine », disait Jésus. Qu'à chaque jour suffise son pain. Il faut que nos réserves d'énergie soient sans cesse et suffisamment renouvelées. Chaque jour la Samaritaine devait aller au puits, et pétrir son pain chaque jour. La manne, au désert, tombait chaque matin en quantité suffisante pour une seule journée et cette manne quotidienne a soutenu pendant quarante ans la marche du peuple jusqu'à la terre promise. Ainsi le pain de chaque jour, promis par Jésus à notre prière, nous mène jusqu'à Dieu.

Est-ce à dire, comme l'ont cru certains mystiques, que nous n'avons pas à gagner notre pain mais simplement à l'attendre de la bonté divine ? Non ! le Christ n'a jamais prêché l'imprévoyance ou la paresse. Tout son Evangile nous enseigne qu

1. Cité par Pierre Bourguet, dans sa belle étude du *Notre Père*, page 69.

Dieu ne fait rien pour nous, sans nous, et n'exauce nos prières que si nous les exauçons avec lui. Et la requête que nous apprit Jésus n'est pas celle du mendiant qui tend à quelque bienfaiteur ses mains vides, mais celle du fils qui apporte sa collaboration joyeuse au Père à qui il doit tout.

Ajoutons que si l'Oraison dominicale ne demande à Dieu que le pain quotidien, c'est aussi pour nous garder de l'égoïsme des accapareurs. Ils amassent leur superflu et le mettent en réserve pour des années, sans se demander si ce superflu n'est pas fait du nécessaire de l'indigent. Un fils ne peut prier son père de partager injustement ses biens, et n'est en droit de lui demander son pain que dans la mesure où ses frères l'ont aussi.

N'en concluez pas qu'une telle prière, exaucée, n'aboutirait qu'à un « standard de vie » médiocre et peu enviable ; car si toutes les forces humaines et toutes les ressources de la terre et du ciel étaient utilisées dans l'esprit du « Notre Père », ici bas comme dans la maison paternelle qu'avait fui l'enfant prodigue, « il y aurait de tout en abondance ».

« Donne-nous aujourd'hui... » Est-ce là la prière d'un homme à courte vue, dont l'horizon ne dépasse pas le jour actuel ? Non, certes, car celui qui vient de dire à Dieu : « Que ton règne vienne, que ta volonté soit faite... », porte bien loin, par delà les âges, le regard de sa foi et de son espérance.

Mais vers ce glorieux avenir, il n'avance que pas à pas. Demain est à l'Eternel, aujourd'hui se nous appartient. C'est la fidélité de Dieu qui nous lie les unes aux autres nos fugitives journées, et chaque matin, nous lui demandons notre viatique quotidien, l'associant ainsi à ce qu'il y a de plus humble à la fois et de plus nécessaire dans notre vie, il nous semble qu'Il se met en route avec nous et que nous lui prenons la main.

Il est des prières à exaucement lointain, qui nous laissent dans l'attente, et mettent à l'épreuve notre foi, trop faible encore pour être patiente. Mais ce que nous apprit le Seigneur, chaque jour exaucé, exige que Dieu soit là chaque jour, et ne suffit pas de Sa présence, avec le pain qu'Il nous donne pour nous préparer chaque matin un lumineux aujourd'hui ?

(21 avril 1944).

VOUS-MÊMES

*« Donnez-leur vous-mêmes
à manger. »*

(Marc VI, 37).

Jésus demande l'impossible à ses disciples. Il y a là cinq mille hommes, et les apôtres ne disposent que de cinq pains et deux poissons. Image saisissante de la situation où se trouvent aujourd'hui les chrétiens devant le monde : un nombre infime de disciples ; des ressources matérielles dérisoires ; le désert, c'est-à-dire la stérilité, l'absence totale de ce dont vivent les hommes. Aucun marchand chez qui acheter des vivres. Même s'il y en avait, trop peu d'argent pour les payer. Et devant soi, la multitude bruyante, affamée, épuisée de soleil et de fatigue.

Pensez à nos pauvres Eglises, à nos Sociétés

d'Évangélisation et de Mission périodiquement déficitaires, et aux tâches disproportionnées dont elles ont accepté la charge. Représentez-vous les responsabilités, les soucis de leurs directeurs, quand viennent les échéances, leur tristesse devant les appels qu'ils doivent laisser sans réponse. Et puis, plaçons-nous nous-mêmes en face de nos devoirs de chrétiens, devant l'aide spirituelle, matérielle aussi, que nous devons à nos frères. Il ne s'agit pas de savoir si nous sommes riches ou pauvres, il s'agit d'aller, avec ce que nous avons et ce que nous sommes, au secours de ceux qui sont sans Dieu, sans foi, sans espérance. « Qu'est-ce que cela pour tant de gens ? »

Notre Évangile nous montre pourtant que l'impossible peut se réaliser. Les cinq mille hommes ont été rassasiés, et « on emporta douze corbeilles des morceaux qui restaient ».

Vous dites : « Jésus était là !... » Sans doute ; mais les disciples y étaient aussi. Laissons au Maître divin l'ultime secret du miracle. Il a joué son rôle, qui nous dépasse. Mais les disciples ont aussi joué le leur, et c'est celui-là qui nous intéresse puisqu'il est à notre portée.

Remarquez d'abord qu' « ils ont obéi ». Obéir à des ordres raisonnables, rien de plus ordinaire. Mais que penser de celui de Jésus : « Donnez-leur vous-mêmes à manger ! » Les apôtres s'étonnent,

mais obéissent pourtant. Notre récit nous les montre qui vont et viennent parmi la foule, comptant les hommes, les femmes, les installant « groupe par groupe », les faisant asseoir sur l'herbe verte « rangée par rangée » de cinquante et de cent, rassurant les inquiets, calmant les impatientes, promettant un repas, tandis que les rangs pressés se suivent à l'infini. Et ils n'ont que cinq pains et deux poissons !

Obéir avec le sentiment de son impuissance, obéir malgré l'implacable rigueur des calculs humains, « sur une parole de Christ », quel exemple nous donnent-ils là !

Cette obéissance ne s'explique évidemment que parce qu'ils ont foi en leur Maître. Sur Sa parole, nous voyons ailleurs Pierre jeter le filet dans la mer où il n'a rien pris de toute la nuit — sauter même de sa barque sur les flots mouvants, un jour d'orage, pour aller à Sa rencontre. Les apôtres croient qu'un pouvoir surnaturel est en Lui, et « qu'il donne ce qu'il ordonne ».

Nous aussi nous le croyons, mais d'une foi théorique, qui n'ose point aller jusqu'à se compromettre. Celle des disciples n'hésite pas à « accomplir les gestes de la certitude », avant le miracle. A les voir affairés parmi ces milliers de convives, mettant de l'ordre partout, préparant le service, pensant aux corbeilles, s'il y a des restes, pour que

rien ne se perde, ne dirait-on pas qu'ils disposent d'inépuisables réserves ? — Et ils n'ont que cinq pains et deux poissons ! Ils ont aussi Jésus, et cela leur suffit.

Remarquez encore que ces pains, ces poissons, qui eussent à peu près calmé leur faim, à eux douze, ils les ont donnés. Ils consentent à ne manger que si les 5.000 mangent aussi. — Ils n'y avaient pas grand mérite ! pensez-vous. Mais quels que soient nos dons, ils sont si peu de chose à côté de ce que Jésus apporte. Ces maigres provisions, ils auraient même pu ne pas les offrir, non par égoïsme ou avarice, mais par honte de ne donner que cela. Si le Christ, en sa souveraine puissance, a décidé de nourrir cette multitude, a-t-il besoin d'un si misérable secours ? L'immensité de l'œuvre divine décourage trop souvent notre pauvreté.

Or l'Évangile nous montre que Jésus ne fait rien sans nous, et que pour Lui le don le plus riche est celui du pauvre. A nous d'apporter notre offrande, qu'elle soit d'argent ou de vie, à Lui de la multiplier. La veuve de Sarepta n'avait qu'un peu de farine et d'huile ; la veuve de Jérusalem n'avait que deux pièces de cuivre ; les disciples n'avaient que cinq pains et deux poissons... N'a-t-on pas vu bien souvent, dans l'histoire de l'Église, ce qu'a pu l'amour des plus humbles ? « Bienheureux les pauvres, ils ont le Royaume de Dieu. »

*Que chaque homme console un homme,
Fasse un bien, donne une pitié,
Ne t'inquiète pas de la somme,
Le pain sera multiplié.*

Jean AICARD.

Dans le réfectoire de Saint-Marco, à Florence, un tableau célèbre montre le saint qu'on y révère assis à table avec ses disciples. Il implore la bénédiction divine sur des coupes vides et des plats où il n'y a rien. Ses compagnons s'étonnent, mais tandis qu'il prie, des anges vont et viennent à travers la salle, apportant la nourriture dont il est dit : « Celui qui mangera de ce pain n'aura plus jamais faim. »

(31 juillet 1947).

SE REPENTIR

« J'irai vers mon père. »

(Luc XV, 18).

Le seul espoir du Christ devant un monde perdu, c'est le repentir de l'homme pécheur. Non pas le remords, l'affreuse et stérile obsession d'une vie gâchée, la crainte du châtement ou de la « colère à venir », mais le « repentir », le retour à soi-même, la découverte et le reniement de son péché, le regard vers une libération nécessaire, bien qu'au-dessus de nos forces. L'enfant prodigue lutte pour s'arracher à sa souffrance. Il ne sait comment en sortir. Il s'assied désespéré, la tête entre ses mains, comme un aveugle au carrefour. « Je me lèverai, s'écrie-t-il, j'irai... » Mais où aller ? Vers un monde qui lui a tout pris et ne veut plus de lui ? Vers des amis qui ne le connaissent plus ? Vers cette pitoyable réhabilitation, par un travail infâmant, où il

meurt de faim ? Dans la nuit où il se trouve, aucun chemin ne s'offre à lui.

Si, pourtant. Une dernière lueur d'espoir s'attarde encore dans ces ténèbres. Un chemin, malgré tout, reste ouvert. Mais c'est le plus difficile à suivre, celui qui le ramène vers les lieux qui virent la honte de sa vie et son bonheur à jamais perdu.

« J'irai vers mon Père ! » Mais, est-il encore son fils ? Il se souvient, et c'est sa pire peine. Il revoit la douceur des jours d'autrefois, la chère maison où tout est lumière, abondance, sécurité, sous le regard du Père. Il entend cette voix qui dissipait ses craintes, consolait ses chagrins d'enfant, montrait le devoir et sa récompense, voix dont la sévérité même n'était que tendresse et dont aucun bruit du monde n'a pu effacer, au fond de son âme, l'écho lointain. Il se rappelle sa joie, quand ils allaient tous deux vers les champs fertiles qui lui semblaient n'avoir d'autre limite que le ciel, et cette main du père, si chaude, si ferme, qui le redressait quand il faisait un faux pas ou se sentait fatigué. L'orgueil de sa prétendue liberté, lorsqu'il est parti, n'a pu l'empêcher d'apercevoir une larme dans les yeux qui le regardaient s'éloigner.

Et c'est vers ce Père qu'il a si cruellement offensé, puis déshonoré par sa débauche, qu'il oserait aller, et vers cette maison qui n'est plus à lui (sans parler du frère aîné, dont il prévoit le mépris

brutal) ? Ah ! plutôt mourir de faim près de l'auge des pourceaux, dont il ne lui est pas permis de partager les caroubes. Pour se résoudre à un tel retour, il lui faut aussi mourir, d'une mort plus dure, la mort à soi-même. Mais ne doit-il pas choisir, pour expier, ce qui lui coûte le plus ?

Et voici que sous cette mort, il sent quelque chose renaître.

« J'irai vers mon Père. » Hors de là, tout est vain. Ses larmes, son angoisse, sa bonne volonté, ne lui serviront de rien, s'il n'est pas allé vers son Père. Un athée (mais l'était-il encore ?) murmurait à son lit de mort : « J'ai péché et je ne sais à qui demander pardon ! » La seule lueur de salut, au cœur désespéré du prodigue, c'est de savoir à qui demander pardon. Le monde l'a oublié, et il a fallu que Jésus vienne, il a fallu qu'il meure (Dieu était en Christ) pour le lui réapprendre. Si impuissant soit-il, le repentir du fils égaré le contraint de se souvenir du Père. C'est sa honte, et c'est sa noblesse.

S'il n'y a pas de Dieu, ou s'il ne nous est rien, contre qui avons-nous péché ? Après tout, si l'enfant prodigue a mené joyeuse vie tant qu'il avait de l'argent, il n'a fait que ce que font les autres. Ce qu'il a dépensé lui appartenait, et lorsque la misère est venue, honnêtement il a cherché du travail et a accepté le plus vil. De quel droit ses

semblables le condamneraient-ils ? « Je ne comprends rien à vos tristes dogmes, s'écriait Renan, le péché, je le supprime ! » Mais qui supprimera aussi la détresse de l'enfant prodigue, son avilissement, sa douleur ? Toute sa peine lui vient de ses origines, il faut bien qu'elle l'y ramène. Il ignore l'accueil qui lui est réservé. Il sait toute la bonté du Père, mais aussi toute sa justice. Tout au plus espère-t-il en sa pitié pour l'accepter comme l'un de ses mercenaires ; et peut-être, alors, pourra-t-il, par son travail fidèle, lui rendre un peu du bien qu'il emporta. Il ira donc vers son Père, il confessera sa faute, et quoi qu'il arrive, trouvera du moins dans son humiliation volontaire le triste réconfort dont il ne peut plus se passer. Pauvre enfant qui ne sait pas que chaque jour, depuis son départ, le Père regarde loin sur la route, si son fils ne revient pas ?

Un pécheur qui se repent, c'est la grande pitié du monde et la grande joie du ciel. L'avenir le plus sombre s'éclaire devant une conscience qui pleure, quand se lève sur elle, annonçant le renouveau, l'aube de feu du repentir.

(10 avril 1947).

CONFESSION

« Mon père, j'ai péché. »

(Luc XV, 18).

On sent que pour Jésus, le point culminant de cette inoubliable parabole, c'est le repentir du jeune homme. L'image qu'il veut surtout laisser dans la mémoire de ses auditeurs, c'est celle du pauvre enfant s'écriant près de ses pourceaux : Mon père, j'ai péché !

Sans doute il est profondément émouvant, ce pardon total, sans conditions, sans reproches, du Père « qui attendait son fils ». Mais d'abord il avait fallu les larmes amères du fugitif, et son douloureux retour.

En quoi cette histoire nous concerne-t-elle ? se demande plus d'une conscience trop indulgente pour soi-même, et qui oserait comparer nos fautes, si regrettables soient-elles, à celles de l'Enfant pro-

digue ? Je vous prie de remarquer, au contraire que celui-ci n'est ni un meurtrier, ni un voleur, ni un menteur. S'il a dépensé son bien, il était à lui, s'il a mené joyeuse vie, ses imitateurs, comme ses modèles, sont innombrables. Une fois ruiné, il ne s'est point abaissé à mendier, mais il a cherché du travail et a pris courageusement celui qu'on lui offrait. Sa grande faute, c'est l'égoïsme, l'amour des plaisirs et du monde, où la seule pensée du devoir devient insupportable, c'est son ingratitude filiale rejetant, sans aucun souci des bienfaits passés, l'autorité du Père et sa tendresse...

Mais cette histoire, c'est la nôtre. Il n'en est pas de plus actuelle. Nous avons besoin du même pardon, et nous ne l'obtiendrons que par le même repentir : Mon père, j'ai péché !

*
**

Ce que nous trouvons, dans ce douloureux aveu, c'est tout d'abord l'« amertume des souvenirs honteux ». L'Enfant prodigue se souvient. Quand il menait sa vie coupable, sa mémoire restait muette, ou la fête bruyante couvrait sa voix. Entouré de viveurs et de pécheurs comme lui, comment se serait-il rappelé les joies paisibles de la compagnie de son père, quand ils s'en allaient aux champs, la

main dans la main. Heures dangereuses que celles où les voix du passé ne se font plus entendre. Aujourd'hui que le silence s'est fait autour de l'enfant perdu, par l'abandon de tous ses faux amis, il se souvient. « Mon père, j'ai péché ! » Il se souvient des lieux où il passa le tourbillon de sa vie dissipée. Ses folies, ses blasphèmes remontent à sa mémoire et le serrent à la gorge. Elles repassent devant lui, les heures irréparables, en cortège brillant et vain, heures d'ivresse et d'inconscience, heures d'orgueil et de feintes, qui ne laissent après elles qu'un goût de poussière et de cendre. Il essaye un instant d'en chasser le souvenir. Il se lève, hausse les épaules ; sur ses lèvres vient traîner encore quelque refrain frivole, dernier vestige des joies ramassées dans la fête, et qui sonne faux aujourd'hui, sous le grand ciel silencieux.

Mais bientôt ses souvenirs amers reprennent l'avantage. Son père lui apparaît maintenant souriant et doux comme aux jours passés. Il calmait d'un mot ses chagrins d'enfant, prenait soin de tous les détails de sa vie, le protégeait de sa vigilante tendresse. Et lui, rebelle, est parti, emportant son bien. Oh ! ce regard douloureux qui l'a suivi sur la route, et cette vision du vieillard courbé sous la honte de l'enfant perdu, plus encore que sous le poids des années !

C'est plus que le jeune homme n'en peut sup-

porter. Le voilà qui pleure sous les verges de sa conscience — de sa conscience plus forte que son péché.

*
**

A l'amertume de ses souvenirs se joint « la tristesse de l'heure présente » : « Je meurs de faim ! » On lui fait la part si maigre qu'il ne peut se rassasier et regarde avec envie les caroubes qu'on donne à ses pourceaux. Il accepterait, le malheureux, de manger dans leur auge. — La souffrance suit le péché pas à pas. A peine a-t-il tourné les talons qu'elle prend sa place. La joie a été courte, les rires ont vite cessé. Voici les regrets que rien n'apaise, les larmes que rien n'essuie. Mais la douleur est notre sauvegarde : elle va conduire l'Enfant prodigue au salut. Il est misérable, il a faim ; pourquoi ? — parce qu'il l'a mérité. Ce qui l'a mené où il est, c'est la folie. Il est beau de souffrir pour une noble cause, d'offrir ses privations, ses fatigues comme un sacrifice à la vérité ou à la justice. Mais souffrir sans noblesse et sans réconfort, gémir sous les conséquences vulgaires de ses fautes, être frappé par sa propre sottise, souffrir et n'avoir que ce qu'on mérite, voilà la pire détresse morale, qui jette hors de lui l'enfant prodigue, et le fait crier vers son père absent : « J'ai péché ! »

« J'ai péché contre le ciel et contre toi ! » Le jeune homme comprend que ses fautes ont étendu leur ombre plus loin que sur sa propre destinée ou sur le cœur attristé de son père, — jusqu'au ciel profond, jusqu'à Dieu. Autrefois, quand il était encore un enfant, n'était-ce pas le même ciel qui étendait sur lui sa magnificence, la même terre qui lui souriait comme une amie, lui offrant ses fleurs et ses fruits ? Et maintenant, un ciel de plomb, une terre indifférente et aride. Pourquoi ? parce qu'il a péché.

Comme cette histoire est d'aujourd'hui, et que de fois n'avons-nous pas éprouvé nous-mêmes que la joie de vivre, la beauté du monde et le sourire des choses se voilent pour nous quand le péché règne, et s'éclairent quand il s'efface ?

*
**

Mais voici déjà, dans le cri du fils repentant « l'espoir d'un meilleur avenir ». Si sa situation n'est pas brillante, elle lui a pourtant ouvert les yeux. Il en est tant d'autres que leur péché trahit ou enserre, et qui ne le voient pas. Lui du moins ne va plus comme dans un rêve dont le réveil sera terrible. Il a pris contact avec la réalité, il a touché le sol ferme, il ne faut plus craindre pour lui. Il

souffre, mais ce tressaillement, sous l'aiguillon du repentir de la conscience qu'on croyait morte, cette sensibilité revenue au cœur trop longtemps endurci, sont les avant-coureurs de la guérison. La souffrance du repentir est comme celle de naître : c'est une âme qui vient à la vie. Voyez cet enfant prodigue : tant qu'il se livre à ses plaisirs coupables, entouré des jouisseurs qu'attire son héritage, nous n'éprouvons pour lui qu'antipathie ou mépris. Mais dès qu'il souffre, dès que le souvenir de ses fautes se dresse en lui comme une flamme insidieuse, qui le mord de sa blessure continue et se nourrit impitoyablement de son cœur, nos sentiments se transforment. Il nous fait pitié, ses larmes l'ennoblissent, et nous lui donnerions la main. Maintenant qu'il se repent nous ne voyons plus sa honte, nous souhaitons qu'il soit pardonné ; — et pour que nous retrouvions sous la flétrissure du péché le visage de son innocence, il a suffi que sur cette conscience qui pleure l'ange du repentir soit venu poser la clarté de son aile blanche.

(11 décembre 1947).

FOI

*« Ne crains pas, crois
seulement »*

(Marc V, 36).

Laissant sa fille « à toute extrémité » Jaïrus a couru vers Jésus, et se jetant à ses pieds, lui a dit : Viens la guérir ! Et Jésus, qui à toutes les prières semble préférer celles qui demandent l'impossible, n'hésite pas à le suivre. Mais sa marche est ralentie par la foule qui l'entoure. Cette lenteur est une rude épreuve pour la foi de Jaïrus.

Il a confiance, mais le temps presse. Une autre visiteuse, voilée de noir, se hâte vers sa demeure. C'est la Mort. Il faut arriver avant elle... Et voici qu'une femme, malade depuis des années, a touché la robe de Jésus. Celui-ci se retourne, veut savoir qui l'a touché, — nouvel arrêt, nouvelles craintes du père. A peine s'est-on remis en marche que des serviteurs arrivent :

« Ta fille est morte, n'importune plus le Maître. » Morte ! quand il n'était pas là pour recueillir son dernier souffle, son dernier regard !

Et c'est à ce moment, où tout semble irrévocablement perdu, que Jésus lui dit :

« Ne crains pas, crois seulement ! »

La foi de Jaïrus était encore une foi « craintive ». Il avait peur du temps, peur de la mort, peur de lui-même. Il craint qu'il n'y ait des fatalités plus fortes que le Christ. Et Jésus lui demande de croire avec audace, de jeter à l'impossible le défi de sa foi. La vue, la raison imposent aux possibilités humaines des limites, qu'elles reculent sans cesse, il est vrai, mais qu'elles ne supprimeront jamais. La foi les a dépassées, car elle a touché Dieu.

De là vient qu'elle cesse d'être « impatiente ». Nous aussi comme Jaïrus, nous voudrions devancer le temps, supprimer les heures, discerner sans délai la volonté divine à notre égard. Dieu ne voit-il pas que notre cœur se consume ? Mais la caractéristique d'une vraie foi, c'est le calme dans l'attente, le calme de l'âme chrétienne qui sait que Dieu est là. Jaïrus avait, pour rester patient, malgré tous les retards, une raison décisive : c'est que Jésus avait consenti à le suivre. A nous aussi, il a promis de nous suivre, sur le difficile chemin, jusqu'à la fin du monde. •

Mais notre texte nous rappelle que nous ne som-

mes pas seuls à souffrir. Il y a cette foule qui presse Jésus. Il y a cette femme infirme depuis 12 ans, et tous ces malades de corps ou d'âme dont il pressent la peine cachée. Venu pour tous, il faut bien qu'il écoute l'appel de tant de misères qu'il veut soulager comme la nôtre. Toutes les larmes se ressemblent. Il peut même arriver que nos peines communes exigent une guérison commune... que le sentiment de notre solidarité avec tant d'âmes en détresse nous aide à triompher de nos impatiences individuelles.

Tout cela veut dire que la vraie foi est « obéissance ». La meilleure preuve de confiance qu'on puisse offrir à Dieu, c'est de se soumettre d'avance aux décisions de sa sagesse. Puisque chaque heure porte sa menace, notre unique sécurité, c'est de nous laisser conduire par le Maître qui peut tout et qui est tout amour.

Se soumettre ! Ah ! je crois pouvoir affirmer que la conquête d'une telle foi est le plus rude combat qu'une âme puisse se livrer à elle-même. Mais même alors elle n'est pas seule, puisque le Seigneur est là, penché vers l'éternelle prière de son inquiétude.

Soulignons enfin le dernier mot de notre texte : Crois « seulement ». Jaïrus ne peut rien d'autre, et le Christ ne lui demande que cela, mais c'est la condition nécessaire. S'il renonce, s'il se résigne,

s'il « cesse d'importuner le Maître », il ne sera pas exaucé. Dans un autre village le Seigneur ne put faire que peu de miracles à cause de l'incrédulité de ses habitants (Mat. XIII, 58). Pour nous délivrer et délivrer le monde, si notre foi doit compter sur Jésus, Jésus doit pouvoir compter sur l'appui sans réserve et sur l'élan de notre foi.

Crois seulement : c'est aussi la condition suffisante. L'évangile de Jean nous rapporte du Christ une parole sublime qui ouvre à l'âme croyante des perspectives éblouissantes : « Si tu crois, tu verras « la gloire » de Dieu. » (Jean XI, 40). Qu'il est grand, qu'il est fort, l'homme enraciné dans sa foi, qui peut opposer à toutes les inquiétudes la certitude de sa foi, à toutes les menaces de l'avenir le rempart de sa foi, à toutes les faiblesses de sa nature humaine la force divine de sa foi. « Crois seulement. »

(15 février 1951).

PARDON

*« Ses nombreux péchés lui
sont pardonnés, car elle
a beaucoup aimé. »*

(Luc VII, 48).

Ce texte est l'un des plus connus de l'Évangile. On l'entend citer un peu partout, et le plus souvent à contre-sens, comme si c'était l'amour de la pécheresse qui lui valait son pardon.

Tout l'enseignement de Jésus est en contradiction avec la pensée que notre amour quel qu'il soit, — ou quoi que ce soit d'autre — puisse nous acquérir la rémission de nos péchés. Aussi faut-il examiner de plus près une parole qui semblerait reconnaître un mérite quelconque au pécheur.

Non, ce n'est pas le simple attrait que le Christ peut exercer sur nous par la douceur ou la splendeur de son âme, ce n'est pas notre admiration

pour lui, l'ardente sympathie que nous inspirent sa sagesse et sa charité qui pourront à eux seuls contrebalancer nos fautes devant la justice de Dieu, effacer notre condamnation et nous donner un cœur nouveau. Ce que Jésus affirme, ce n'est pas que Marie-Magdeleine est pardonnée parce qu'elle a beaucoup aimé, mais qu'elle a beaucoup aimé parce qu'il lui a été pardonné. Son amour n'est pas le motif, mais la conséquence et la preuve de son pardon : ses nombreux péchés lui sont pardonnés, et « c'est ce qui explique » qu'elle ait beaucoup aimé. Et Jésus ajoute aussitôt, confirmant ainsi le sens que nous donnons à sa parole : « Celui à qui on pardonne peu, aime peu. »

Pour être vraiment pardonné, il faut d'abord souffrir de son péché, s'approcher du Christ comme de sa conscience vivante, trembler devant sa lumière révélatrice, comme le malade qui redoute l'examen de son médecin, ou l'accusé les questions de son juge, se repentir et pleurer sur soi-même. Plus lourde était la faute, plus grand sera l'amour pour Celui qui l'a pardonnée.

Si, comme Simon le pharisien, nous ouvrons notre porte à Jésus sans élan joyeux et si nous le voyons s'éloigner sans peine profonde ; si le culte que nous lui offrons est pour nous un devoir plutôt qu'un privilège ; si nous n'apportons pas toute notre âme à ses pieds, pour l'y répandre comme.

un parfum de grand prix ; s'il n'est pas le nom sublime auquel s'attachent notre espoir et notre unique salut, le seul que nous puissions opposer à toutes les menaces du monde et dont nous voulions nous souvenir à l'heure où tout le reste s'efface, c'est que nous n'avons pas encore connu par une expérience personnelle le prix immense du pardon qui libère et de la grâce qui régénère un cœur. Que vaudrait l'amour de cette pécheresse, pourquoi ces larmes et ce parfum répandus, s'il ne s'y mêlait aucune reconnaissance, et si Jésus n'avait pas « délivré de sept démons » le cœur qu'elle brisait à ses pieds ?

Mais si l'amour se mesure à la grandeur du pardon, faut-il donc beaucoup pécher pour obtenir un jour la grâce de beaucoup aimer ? Non certes ! car aux yeux de Dieu il n'y a pas de degrés dans la faute : « celui qui transgresse un seul de ses commandements est aussi coupable que s'il les avait tous transgressés ». Et quand Jésus propose à Simon sa parabole des deux débiteurs, c'est pour attirer son attention, non pas tant sur leurs dettes bien différentes, que sur leur égale insolvabilité. Mais le pharisien ne peut comprendre la pécheresse, car il ne croit pas avoir besoin de ce pardon.

Ce n'est pourtant qu'à la fin du récit de notre Evangile que se place la parole décisive : « Tes péchés te sont pardonnés ! » — d'où l'on pourrait

conclure, contrairement à tout ce qui précède, que le pardon a suivi l'amour.

Loin de nous arrêter à cette apparente contradiction, admirons plutôt la foi de Marie, assez forte pour s'emparer de la grâce promise avant qu'aucune parole du Christ l'ait confirmée. Elle l'avait entendu quelque part, au bord du lac ou sur la colline, et se demandait, elle aussi, en l'écoutant : D'où me connaît-il ? Son double message de repentance et de pardon lui avait montré la voie par où elle pourrait fuir sa détresse. Elle s'est abandonnée à l'autorité souveraine du Fils de Dieu. Elle a cru à sa parole, qui chassait les démons, elle a pris au mot ses promesses, jetées aux pauvres cœurs troublés comme les richesses de Dieu, et la certitude du pardon a déjà transformé sa vie.

A grand pardon, grand amour. Il a bien fallu qu'elle vienne, bravant les murmures désobligeants des convives, exprimer sa reconnaissance, et Jésus la relevant, lui a dit ce qu'elle savait déjà : « Tes péchés sont pardonnés. »

(9 mars 1950).

OBÉISSANCE

*« Prenez garde à la manière
dont vous écoutez »*

(Luc VIII, 18).

Si le prédicateur doit prendre garde à la manière dont il annonce l'Évangile, unique salut du monde, l'auditeur doit tout autant prendre garde à la manière dont il l'écoute. C'est le même bon grain qui, dans la parabole de Jésus, est tombé le long du chemin parmi les épines ou dans la bonne terre. Mais seul ce dernier produira son épi. Toute la puissance de salut qui repose dans l'Évangile n'a d'efficacité que s'il est écouté comme il faut. Le vent qui soulève la vague et fait chanter la forêt, ne poussera la barque que si elle lui ouvre sa voile. Sur l'auditoire inattentif ou distrait le message du plus grand amour, de la délivrance la plus inespérée retentit comme un vain bruit de paroles aus-

sitôt oubliées. Il y a une manière d'écouter qui, selon l'expression de saint Paul, peut rendre vaine la croix de Christ.

Notre texte laisse de côté ceux qui n'écoutent pas, ou ceux qui, obsédés par leurs soucis habituels, ne peuvent fixer leur attention. Ils essayent un instant de suivre le prédicateur, mais leur esprit lui fausse bientôt compagnie, et si une parole, ici et là, vaguement entendue, ramène leur pensée au sermon, ils s'étonnent de voir combien elle s'en était éloignée.

Le bon auditeur est celui qui est venu pour écouter la parole de Dieu et non celle d'un homme. Tel le centenier Corneille disant à Pierre : « Nous voici devant Dieu pour entendre ce que le Seigneur t'a commandé de nous dire » (Actes X, 33). Seul, le sentiment de cette présence divine donne au culte toute sa valeur, toute sa solennité, et nous contraint d'écouter comme il faut. Une dame entendit un dimanche, dans son Eglise, un pasteur qu'elle ne connaissait pas. Vivement secouée par ce qu'elle a entendu, elle s'informe du nom du pasteur (c'était Robertson), et le dimanche suivant va l'écouter dans son propre temple. Cette fois, elle n'en éprouva aucune émotion bienfaisante. Surprise, elle va trouver le prédicateur pour lui en demander la raison. « La voici, lui répondit-il ; il y a huit jours vous êtes allée à l'as-

semblée pour écouter la Parole de Dieu, et ce matin celle de Robertson. »

Etes-vous venu parce que vous aviez réellement soif de Dieu ? Seul celui qui meurt de soif au désert peut comprendre ce qu'apporte de courage et d'espérance le bruit joyeux d'une source ou d'une eau courante. A écouter quelle autre parole que celle de Jésus, Marie de Béthanie aurait-elle oublié qu'on puisse avoir faim ?

Mais s'il est vrai que notre culte soit un rendez-vous avec Dieu, le Dieu saint et redoutable, nous y sommes-nous préparés ? Nous écouterait-il, nous répondrait-il, si notre péché se dresse entre nous et lui ? « Voici, s'écriait Abraham priant pour Sodome, j'ai osé parler au Seigneur... » Nous ne devrions jamais nous rendre à un culte sans rentrer auparavant en nous-mêmes pour y faire le silence, nous humilier devant le Seigneur Dieu et lui demander d'ouvrir notre cœur, comme autrefois celui de Lydie, afin de bien écouter et de bien comprendre son message.

N'oublions à aucun instant que ce message « nous est personnel. » Ne cherchons pas à discerner dans les avertissements, les appels, les enseignements entendus, ce qui conviendrait à tel ou tel autre auditeur. C'est à « nous » que Dieu parle. Certes, il est bienfaisant de se sentir en communion avec des frères dans notre culte, nos prières et nos chants.

Mais c'est dans le plus intime recueillement de notre conscience, et de toute notre âme, que nous devons écouter ce que le Seigneur nous fait dire, comme si nous étions seul à seul avec lui.

« Prenez garde à la manière dont vous écoutez. » Vous n'aurez la certitude d'avoir écouté comme il faut, que si, tel l'homme sage de la parabole, après avoir écouté la Parole, vous la mettez en pratique.

(6 mars 1952).

ESPÉRANCE

« Tu ne comprends pas maintenant, mais tu comprendras plus tard »

(Jean XIII, 7).

La soif de comprendre est l'une des plus impérieuses qui soient en nous. Elle est à la base de tout progrès humain, et nous lui devons, lorsqu'elle est satisfaite, nos plus hautes joies : celles des problèmes résolus, des obstacles franchis, des vérités fécondes conquises sur le grand inconnu, pareilles aux clartés rassurantes de l'aube dissipant les fantômes de la nuit.

Il arrive pourtant trop souvent que nous nous heurtions à des mystères qui dépassent notre raison, sphinx au visage sans regard qui nous barrent la route, et dont les questions restées sans réponse pèsent sur nous comme de lourdes croix.

Qui ne connaît, devant certaines épreuves, cette angoisse de ne pas comprendre ce que Dieu fait ? C'était déjà dans l'Ancien Testament la plainte désabusée de l'Ecclésiaste pour qui tout est vanité, ou la peine désespérée de Job luttant contre Dieu, plus poignante encore que la douleur de ses plaies.

A cette peine la parole de Jésus apporte au croyant tout l'apaisement possible : « Tu ne comprends pas maintenant, mais tu comprendras plus tard. » Le Christ venu de Dieu sait donc que nous ne pouvons tout comprendre. Il sait que nous vivons dans un monde ennemi de Dieu, où règnent le péché, la douleur, le mal sous toutes ses formes, et que tous les rayons de la Vérité divine ne peuvent encore pénétrer dans notre prison charnelle. Mais il sait aussi ce qu'une telle impuissance à comprendre a de décourageant, et à quelles tentations de révolte ou de murmure elle nous expose parfois. Lui, à qui le Père révélait tous ses desseins, et qui pouvait en sonder la sagesse et l'amour, en quelle pitié doit-il prendre nos tristes incompréhensions ? N'est-ce pas son infinie compassion pour la foule qui n'a point de conducteur et s'égare, faute de comprendre, qui l'a fait venir parmi les hommes et l'a conduit jusqu'à la Croix ?

Mais de la parole du Christ à Simon se dégage aussi cette certitude que, si incomprise soit-elle encore, « il y a une vérité et qu'elle prévaudra ».

« Notre Père sait » ce que nous ignorons. Les problèmes qui nous tourmentent, il les a déjà résolus. « Sois tranquille, regardant à l'Éternel », s'écriait le Psalmiste, et des siècles plus tard l'auteur de l'épître aux Hébreux écrira : « Regardant à Jésus... nous ne perdons pas courage ». Prenons patience dans l'actuelle obscurité ; elle accourt du fond des cieux la lumière qui va chasser la nuit.

« Ne nous fâchons pas, écrivait Calvin en commentant notre texte, d'ignorer ce que Dieu veut nous être caché pour quelque temps, car cette espèce d'ignorance est plus savante que tout savoir, quand les hommes permettent ceci à Dieu, qu'il soit sage par-dessus eux. »

Mais l'apaisement qu'apporte dès « aujourd'hui » la parole de mon texte à l'âme croyante, si précieux soit-il, n'est que provisoire, et la promesse du Christ à Simon Pierre va bien plus loin que cela. « Tu ne comprends pas maintenant, mais tu comprendras plus tard ». D'autres traduisent : « Tu comprendras bientôt ». Le temps vient, le temps approche où nous ne serons plus mineurs et où nous comprendrons enfin, car toute la Vérité nous sera révélée. La foi sera changée en vue, et l'espérance en réalité. En ce temps-là, le Christ l'a dit à ses disciples, nous ne l'interrogerons plus, nous marcherons en pleine lumière, nous connaissons toute la joie de comprendre. Comment, forts d'une telle

promesse du Christ, ne ferions-nous pas crédit à son Père, à notre Père, jusqu'au jour où la perfection de ses œuvres se dégagera pour nous tout entière de l'apparent chaos de notre histoire, et où ceux-là même qui ont passé par l'épreuve ou qui sont morts sans comprendre, se réjouiront de leurs souffrances mêmes, quand le divin Berger aura ramené au bercail tout le troupeau, et la brebis perdue.

(23 octobre 1952).

LA FOULE

*« Le plus grand nombre ne
savait même pas pourquoi
on s'était réuni. »*

(Actes XIX, 32).

Depuis deux ans Paul prêchait à Ephèse. L'influence de l'Évangile s'était accrue au point que des sorciers et des exorcistes, reconnaissant leurs erreurs, avaient brûlé des livres de magie d'une valeur de 50.000 pièces d'argent.

Personne ne s'était avisé, jusque-là, de troubler les assemblées de l'apôtre. C'était un homme paisible, si désintéressé qu'il refusait tout salaire de l'Église qu'il avait fondée, assurant de ses propres mains sa subsistance et celle de ses compagnons.

Mais dès que sa prédication fit diminuer les recettes des marchands qui exploitaient la superstition populaire, fabricants de statuette d'Artémis,

vendeurs de bijoux d'argent représentant le temple de l'idole, ceux-ci, conduits par un riche orfèvre nommé Démétrius, se mirent à soulever le peuple, au nom de la grande déesse des Ephésiens. La gloire de la ville, ses traditions les plus vénérées, son culte étaient en péril !... Et la foule ameutée, s'imaginant défendre quelque noble cause, se grisant elle-même de ses propres clameurs, assiégea le théâtre et le forum — et le plus grand nombre ne savait même pas pourquoi on s'était réuni !

S'il avait su, ce peuple opprimé par une société capitaliste bien plus implacable que la nôtre, s'ils avaient su, ces ouvriers prolétaires, ces esclaves, ces parias de la cité, que la prédication de cet homme dont ils réclamaient la mort annonçait la fin de leur servitude, la chute de Mammon qui les écrasait, l'avènement de l'amour fraternel ; s'ils avaient su que les rêves obscurs d'un monde plus humain, d'une société plus juste, d'une terre renouvelée, qu'ils poursuivaient dans leur misère, se réaliseraient un jour par cet Evangile inconnu, auraient-ils continué leur aveugle tumulte, n'auraient-ils pas adoré ce qu'ils cherchaient à brûler ?

Aujourd'hui, comme alors, les ennemis « conscients et responsables » de l'Evangile sont bien moins nombreux qu'ils ne le paraissent. Nous aussi, nous avons entendu les foules jeter l'anathème sur le Christ. Mais pas plus que celle d'Ephèse elles ne

savaient de qui il s'agissait. La masse répète ce qu'elle entend dire, se laisse prendre au prestige des grands mots. « L'âme de la foule » prend possession des âmes individuelles qui la composent : elle est elle-même au gré des meneurs les plus audacieux. Ses blasphèmes serrent le cœur du chrétien, mais s'il va au fond des choses, il s'apercevra que les cris de ce peuple qui se croit athée, sont en contradiction formelle avec la soif de son cœur et les pressentiments de sa conscience. Il veut la justice, et rejette le Juste. Il cherche la solution des conflits dont il est la victime, et soufflette Celui qui est amour. Il se heurte aux énigmes de sa vie, et méprise Celui qui est vérité. Il ressemble à cette foule criant : « Vive la grande Artémis des Ephésiens, à mort Paul de Tarse ! », et qui ne savait rien ni de l'une, ni de l'autre.

Des socialistes belges, il y a quelques années, ayant lu par hasard l'Évangile selon saint Matthieu, s'empressèrent d'en publier de larges extraits dans leurs feuilles de propagande populaire... Jusqu'alors, ils n'avaient vu dans la religion du Christ que superstition ou politique.

Le chrétien s'afflige d'une telle ignorance, il devrait plutôt s'en accuser. Trop souvent ceux qui se disent croyants vivent pratiquement comme si leur Dieu n'existait pas, et le monde en conclut qu'il n'y a pas de Dieu.

Nous suivons nos assemblées du dimanche. On y prêche le Christ, l'adversaire le plus résolu de l'esprit de domination et des puissances d'argent, le Fils de l'homme saisi de compassion pour les foules sans berger qui lui apportaient leur détresse, le Fils de Dieu venu pour chercher et sauver ce qui était perdu, et qui s'est donné au monde jusqu'à mourir pour lui. Nous nous édifions un instant de ces souvenirs pieux, nous les gardons précieusement pour notre vie intérieure, si intérieure que le monde ne s'en aperçoit pas... et persuadés d'avoir rendu à Dieu et à son Christ « le culte raisonnable » qu'ils attendent de nous, nous retournons à nos affaires. De nous aussi ne pourrait-on pas dire : « la plupart ne savaient vraiment pas « pourquoi » ils s'étaient réunis ». Et c'est cette ignorance — ou cet oubli de nos responsabilités — qui explique l'ignorance de la foule et son athéisme.

(7 avril 1949).

LA FAMILLE

« *Sauvé, toi et ta maison.* »

(Actes XI, 14 ; XVI, 31).

Il semble que pour le Christ et ses disciples un homme n'est vraiment sauvé que s'il l'est avec sa famille. Le salut de Dieu n'est pas un trésor dont on puisse jouir en égoïste. Il est si grand qu'aucune âme individuelle n'est à sa mesure ; il faut qu'il déborde après l'avoir remplie, comme une source jaillissante qu'aucun bassin ne peut contenir. On ne peut porter Dieu en soi sans que toute la maison en soit illuminée.

Quand Jésus passa sous le sycamore où Zachée était monté pour le voir, il ne lui dit pas : Tu as voulu me voir, me voici, regarde-moi ! — mais lui dit : « Hâte-toi de descendre, il faut que je loge aujourd'hui chez toi. » Et, avec lui, le salut entra dans la maison. »

Il entre, avec ses disciples, chez Pierre, dont la belle-mère est malade, et celle-ci, guérie aussitôt, se met à les servir. Il entre dans la ferme de Béthanie : Marie écoute, Marthe s'empresse, Lazare ressuscite. Il entre chez Jaïrus, et prenant par la main la petite fille endormie du sommeil glacé de la mort, il la redresse et la rend à ses parents consolés. Il ordonne au possédé de Gadara de retourner dans sa famille et de raconter aux siens ce que Jésus a fait pour lui... Jésus, l'Évangile, c'est du bonheur pour toute la maison. Et les Actes des Apôtres nous montrent ce même miracle de salut familial apportant sa joie dans la maison de Lydie, dans celle du geôlier de Philippes, dans celle de Corneille, le centenier de Césarée.

La famille est le milieu, voulu de Dieu, où se forment les consciences et les cœurs individuels. Elle les marque de son empreinte ineffaçable, son influence, bonne ou mauvaise, s'exerce sur leur avenir tout entier. D'elle nous viennent nos plus grandes joies, comme nos déceptions les plus amères. Aussi le Christ ne croyait-il accomplie son œuvre de salut que lorsqu'elle avait gagné toute la maison.

« Toi et ta famille », les deux termes vont ensemble. C'est par familles entières que se recrutait l'Église des premiers temps. A son tour, la Réforme au XVI^e siècle a été un magnifique renouveau de

piété familiale. Dans toutes les maisons huguenotes, le culte de famille, autour de la grande Bible où les enfants apprenaient à lire, était la source vivante où chacun puisait le courage quotidien, et l'héroïsme devant les persécutions ou la mort. Aucune institution humaine n'a développé l'esprit de famille comme l'Eglise du Christ. Elle unit les époux devant Dieu, elle sanctifie leurs joies et console leurs peines, elle ouvre aux foyers terrestres, que le temps disperse trop vite, les perspectives sans fin de l'éternité.

C'est le péché sous toutes ses formes, alcoolisme, jeu, débauche, avarice, égoïsme, — tout ce que l'Evangile appelle « le monde et ses convoitises », — qui désagrège et détruit la famille. Mais sur les pas du Christ entre le salut. Salut pour l'enfance, sur qui, dès le matin de la vie, s'étendent ses mains bénissantes ; salut pour la jeunesse qu'il entraîne vers l'action bonne, la pureté, la lumière ; salut pour l'âge mûr qui, près de Lui, sait au bord de quelles fontaines il peut reposer sa fatigue, et puiser des forces nouvelles ; salut pour les vieillards qui, dans le ciel assombri du soir, cherchent et pressentent déjà les premières lueurs du jour qui n'aura pas de déclin.

« Toi et ta maison. » En vérité, qu'est-ce que mort et salut, si ceux que j'aime n'y ont point de part ? La flamme ne jaillit du foyer que si tous les tisons

restent rapprochés. A brûler seul, chacun d'eux s'éteindrait bientôt. Comment un chrétien trouverait-il sa parfaite joie au salut de Dieu, si ceux dont la vie et la sienne ne font qu'une seule vie, en étaient exclus, si ce courage dans la lutte, cette espérance dont il a reçu la grâce, leur restaient inconnues, et si entre eux et lui la mort pouvait être la séparation définitive, l'absence sans retour, le départ sans rendez-vous ?

Etre sauvé seul ? Se présenter sans les siens au seuil de la Maison du Père, en les abandonnant à ces ténèbres du dehors dont Jésus ne parle qu'avec épouvante, peut-on concevoir plus douloureux déchirement ? Tout l'éclat des célestes demeures s'obscurcirait de la tristesse de leur souvenir et de nos regrets, et nous ne pourrions autrement que de revenir sur nos pas pour les chercher encore. Et c'est sans doute ce qui explique bien des conversions d'enfants prodigues, revenus pour avoir un jour entendu aux profondeurs inexplorées de l'âme, l'appel de leurs disparus. Le Christ lui-même n'a-t-il pas dû quitter le ciel pour venir chercher jusque sur la Croix ses frères perdus, car il sentait que leur absence mettrait l'enfer au paradis.

« Toi et ta maison... » O merveilleuse promesse d'un salut qui prodigue assez de force, d'espoir et de lumière à l'âme sauvée, pour que toute la maison en soit remplie. Tenant compte de l'indisso-

luble solidarité des membres d'une famille, il prend en charge toute la maisonnée. Comme aux noces de Cana, il change l'eau fade et fuyante des amours et des bonheurs humains en vin généreux et fort que le temps rend meilleur encore ; comme à Béthanie, il ajoute aux nourritures terrestres dont Marthe s'inquiète, le pain vivant descendu du ciel.

(18 octobre 1945).

LE PARFUM DE CHRIST

*« Nous sommes devant Dieu
comme le parfum de Christ ».*

(II Corinthiens II, 15).

Bien souvent, en lisant les épîtres de Paul, une parole nous arrête, qui nous révèle, à côté de la logique implacable de son esprit, la délicatesse de son imagination et de son cœur. Telle cette image de l'apôtre, d'une poésie si pénétrante : « Vous êtes le parfum de Christ. »

Toute âme humaine a son parfum qui émane d'elle comme le rayonnement subtil de sa personnalité. Odeur de vie, odeur de mort.

Cette loi d'émanation s'observe aussi dans la nature. On envoie les malades à la montagne pour que le vent de la nuit leur apporte par les fenêtres ouvertes l'odeur bienfaisante des forêts de pins. Par contre certaines plantes, certains arbres répandent autour d'eux une atmosphère dangereuse ou

même mortelle, pour les imprudents qui s'endorment à leur ombre. Ne voit-on pas jusque dans la nature inanimée des corps dont la radioactivité guérit parfois, et parfois tue ?

Combien plus cela est-il vrai d'une âme, de l'attrait ou de l'influence qu'elle peut exercer autour d'elle. Chaque jour nous pouvons observer sur nous-mêmes le pouvoir de cette mystérieuse influence. Tel nous intimide et nous glace, nous inspire je ne sais quelle répulsion qu'il nous faut combattre. Tel autre au contraire nous réchauffe par sa seule présence, crée autour de nous un climat d'optimisme ou de sécurité, réveille notre courage, embellit tout à nos yeux, et son nom seul, comme celui du bien-aimé pour la Sulamite, « est un parfum qui se répand » (Cantique des cantiques, I, 3).

S'il est au monde des personnalités dont l'exemple ou même l'amitié peuvent laisser en nous une odeur persistante de corruption, il en est d'autres, Dieu merci, dont la bonté, la patience, le dévouement fidèle nous attirent comme un parfum de fleurs épanouies.

Nul plus que Jésus ne s'est montré sensible au parfum d'une âme, que ce soit celle de la veuve qui mit au tronc des offrandes tout ce qu'elle avait pour vivre, celle de Marie si attentive à sa parole, et dont l'adoration, plus encore que le nard pur de

son vase brisé, parfuma toute la maison, celle de Jean, le disciple aimé qui se penchait sur son cœur, le soir où il rompit le pain de la communion, et qu'il donna pour fils à sa mère.

La présence de dix justes, autrefois, eût suffi pour écarter de Sodome l'orage de feu et de souffre... Qui dira le parfum vivifiant d'une vie toute consacrée à la charité, comme celle d'une Joséphine Butler, d'une Mathilda Vrede, d'un John Bost, et qui n'y reconnaîtrait la bonne odeur de Christ ?

C'est celle-ci qu'exalte l'apôtre, dans notre texte : le parfum de la « connaissance » et de la « personne » de Jésus.

Il nous a révélé l'amour du Père, la grâce divine offerte à l'âme que le repentir a brisée, la joie de la maison au retour de l'enfant prodigue, tout le parfum de l'Evangile assainissant un monde impur. Mais plus encore que de sa doctrine, c'est de sa personne et de sa vie que rayonne le parfum de Christ. Il venait de Dieu et le ciel avec lui visitait la terre, pour y préparer le règne de la justice et de l'amour. C'est ce qui expliquait l'irrésistible attrait de Jésus. Aucun compromis avec le mal. Sa parole secouait les consciences malades, comme le vent salin de la mer, qui cingle et qui guérit. Mais plus souvent encore s'exhalait de lui ce parfum d'amour d'un cœur qui s'oublie

soi-même pour enrichir les autres de ce qu'il a de meilleur. Et vers lui accouraient les foules avides, comme vers les fleurs entr'ouvertes les abeilles cherchant leur miel.

« Vous êtes le parfum de Christ », écrit saint Paul à ses lecteurs chrétiens. Ce qui trop souvent détourne le monde de l'Évangile dont nous nous réclamons, c'est que notre piété, même pleine de foi, n'est pas encore « la vie cachée avec Christ en Dieu ». Dure et froide, elle est sans parfum.

Il est écrit des premiers disciples « qu'on les reconnaissait pour avoir été avec Jésus ». Persecutés, la douceur et la patience du Christ qui était en eux rayonnaient davantage, comme la plante qui, froissée, n'en est que plus odorante ; et même disparus, la bonne odeur de Jésus persistait dans leur mémoire, telles ces essences d'Orient qui s'attachent à jamais au cristal qui les a contenues.

Le mensonge, la haine, la guerre font régner je ne sais quelle odeur de mort sur la terre. Elle soupire après la bonne odeur vivifiante de Christ. Que ses vrais disciples, où qu'ils soient, la répandent autour d'eux, et que s'élevant jusqu'à Dieu, elle lui soit présentée « dans les coupes d'or remplies de parfums, qui sont les prières des saints » (Apocalypse, V, 8).

(8 mai 1952).

JOIE

« *Soyez toujours Joyeux* »

(I. Thessaloniens V, 16).

Quel semeur de joie que le Christ, sur les chemins qu'il a parcourus, suivi des aveugles auxquels il rendait la vue, des lépreux qu'il nettoyait, des malades qu'il guérissait ! Et plus heureux encore, malgré leur pauvreté ou leurs soucis matériels, les cœurs pardonnés, délivrés, où se levait sa lumière et jaillissaient ses eaux vives !

Parce qu'il était là, marchant devant eux, leur ouvrant les perspectives lumineuses du Royaume de Dieu, les apôtres se sentaient parfois « transportés de joie ». Viennent les tristes jours, où il est enlevé à ses disciples, crucifié, mis au tombeau, et aussitôt tout s'obscurcit, ses amis en deuil se cachent et pleurent. Mais le voici qui revient

ressuscité, et de nouveau éclate leur allégresse. Même au soir de la séparation terrestre sur la colline de l'Ascension, « ils s'en retournent pleins de joie, à Jérusalem », car le Maître qui a disparu de leurs yeux, habite désormais leur cœur. Leur joie, c'est « Christ en eux », garant de leur salut, lumière de leur espérance, foyer de leur amour. A Jérusalem, leur vie commune se déroule « avec joie et simplicité de cœur ». Persécutés, les voici « remplis de joie pour avoir été jugés dignes de souffrir au nom de Jésus ». Les lettres de Paul portent ici et là, dans leurs plus beaux élans, la frange de lumière d'une joie prophétique, comme ces sommets élevés qu'éclairent avant la plain les premiers rayons de l'aube. Même « si son sang doit servir d'aspersion » pour ses enfants spirituels, l'apôtre s'en réjouit, et les exhorte à s'en réjouir avec lui. N'est-il pas, en effet, digne de remarque, que ce soit aux époques de persécution qu'a brillé avec le plus d'éclat la joie chrétienne de même qu'on voit une lampe jeter des clartés d'autant plus vives que les ténèbres s'épaississent autour d'elle ?

Comment un cœur plein de foi, — assuré comme saint Paul « qu'il n'y a plus pour lui de condamnation », et que du monde, du péché et de la mort il est plus que vainqueur par Celui qui l'a tant aimé, — ne connaîtrait-il pas, au fond de lui

même, contre tous les orages du dehors, des retraites inviolables de paix et de sérénité ?

Et que dire des certitudes joyeuses que le croyant trouve aussi dans son espérance ? Sur notre terre déchirée, dans nos cieus où rôde la mort, il contemple déjà les cieus nouveaux et la terre nouvelle où la justice habitera. Il n'y aura plus pour les rachetés « ni cri, ni deuil, ni souffrance ; Dieu essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus » (Apocalypse XXI, 4). John Bunyan, aux dernières pages de son « Voyage du Pèlerin », nous montre le Chrétien arrivé sur la rive du fleuve de la mort, oubliant ses ultimes peines à écouter par delà les flots sonner les cloches de l'éternelle cité. Quelle allégresse soutient le voyageur, quand il pense à l'accueil que lui réservent tous ceux qu'il aime, quand il frappera à la porte de la maison ?

Or, cette joie, l'apôtre ne la présente pas seulement comme un privilège, mais comme un devoir. Le chrétien aussi doit semer de la joie, rasséner autour de lui l'atmosphère, si lourde soit-elle de soucis. L'apôtre Paul écrivait à ses lecteurs de Corinthe : « Vous êtes la lettre de Christ. » De ce message vivant de délivrance et de force les hommes ont besoin, aujourd'hui plus que jamais. D'une amie chrétienne qui était allée la voir, une malade disait : « Sa visite était un rayon de soleil. »

Quel réconfort pour l'âme en deuil qu'un regard de confiance joyeuse, où semble se lever déjà la lumière du jour où le mal ne sera plus !

Le Seigneur a besoin du témoignage de notre joie, car, sans elle, la piété cesse d'être contagieuse et n'offre plus au monde que l'image d'un Dieu sans sourire. « Un saint triste, disait François de Sales, est un triste saint. » Que penser de la piété d'une âme qui prétend croire à tout ce qu'annonce et promet, réalise l'Évangile de Jésus, et que pourtant, semblable à celle du poète sans foi ¹

*" On voit gémir encore dans une ombre infinie
Comme si tout cela n'avait jamais été... ? "*

En ces temps d'obscurité, où tant d'hommes cherchent à tâtons la délivrance, une lourde responsabilité pèse sur ceux qui l'ont déjà trouvée. Que leur joie rayonne sur la peine du monde ! Que leur lumière brille dans la nuit !

(21 janvier 1944).

1. Paul Bourget.

COMMUNION

*« J'entrerai chez lui, je souperai
avec lui et lui avec moi. »*

(Apocalypse, III, 20).

Quelqu'un frappe à notre porte. C'est un ami, nous avons reconnu sa voix. La porte s'ouvre, nous l'accueillons avec joie, il est chez lui et se met à table avec nous. Quoi de plus simple, de plus quotidien ? Et c'est ainsi que Jésus veut entrer dans la maison et la vie de chacun de nous. « Si quelqu'un m'ouvre, j'entrerai chez lui ! » Mais quand il est là, nous ne tardons pas à nous apercevoir que ce n'est pas un ami comme les autres qui est venu nous visiter. Partout où Jésus entrait, une vie nouvelle s'installait avec lui. Il franchit le seuil de Zachée, et s'écrie, voyant la joie du péager : « Le salut vient d'entrer dans cette maison. » Il entre chez Jaïrus, et l'âme de l'enfant morte revient

animer ses joues pâles et éclairer ses yeux éteints. Il entre chez Marthe et Marie et leur ramène Lazare arraché au tombeau.

Mais pourquoi multiplier ces exemples ? Il a suffi qu'il entre dans le monde pour que les idolâtries monstrueuses, l'esclavage, le joug cruel qui pesait sur les pauvres, les femmes, les petits, aient vu leur puissance séculaire chanceler sur sa base et reculer devant lui. Il a suffi qu'il entre aux enfers, pour que la nuit éternelle qui enveloppait ce séjour du désespoir et de la mort s'illuminât d'une clarté inattendue, et qu'une espérance naquit aux cœurs retenus en cette prison oubliée du ciel, une espérance affolante de liberté. Il apporte avec lui tout le ciel d'où il est venu, et c'est lui qui, frappant à notre pauvre demeure, nous dit : « Si tu m'ouvres, j'entrerai chez toi. »

Et ce ne sera pas la visite d'un jour, l'apparition trop tôt disparue d'un hôte infiniment désiré, dont le départ nous laisserait plus seuls et plus tristes. C'est la présence de l'Ami divin qui nous affirme comme à ses disciples d'autrefois, qu'« il est avec nous tous les jours. », depuis le matin jusqu'au soir de la vie et jusqu'au delà, opposant à toutes les trahisons du monde, sa constante fidélité. Est-ce une sécurité comparable à celle qu'inspire une telle compagnie ?

Mais, ce qui nous touche plus encore, « il es

avec nous tout le jour », présent et actif dans tous les détails de notre existence quotidienne, apportant sa patience aux heures d'attente, sa force aux heures de fatigue, sa lumière aux heures d'obscurité, son espérance aux heures découragées, son sourire aux heures joyeuses. Il nous suit à notre travail ordinaire, rendant toute peine féconde. Il revient avec nous le soir, et s'asseyant à notre table, il soupe avec nous. Un proverbe étranger assure que pour bien se connaître, il faut avoir partagé ensemble le sel de plus d'un repas. Bienheureuse la famille dont Jésus est l'hôte ordinaire. Lui présent, les convives indésirables s'en vont : égoïsme, disputes, mauvaise humeur (ils sont légion !).

Nous voudrions lui faire fête, nous avons honte d'être si pauvres, nous craignons qu'il ne se plaise pas chez nous, lui qui vient de Dieu. Mais il nous dit, comme à Marthe de Béthanie : « Tu te mets en peine de beaucoup de choses. Une seule est nécessaire. » Ce qu'il veut partager avec nous, c'est notre peine, notre pauvreté. Ne cherchons pas à les dissimuler à ses yeux. C'est avec nous tels que nous sommes qu'il veut souper, et c'est notre pain terrestre qu'il veut rompre avec nous, le pain de notre blé et de notre four, le pain de notre fatigue qui ne calme la faim qu'un instant. « Je souperai avec vous », dit notre texte, qui s'achève sur la plus merveilleuse promesse : « et vous avec moi ! »

Quand il aura partagé notre misère, il nous fera part de sa richesse, et quand il aura eu faim au lieu de nous, il nous rassasiera de son « pain vivant ».

C'est dans la joie de telles promesses, que les chrétiens des premiers siècles terminaient leurs agapes, où ils avaient invité le Seigneur Jésus, pour la Sainte Communion où le Christ les invitait à son tour.

(11 janvier 1951).

NOËL

« Allons à Bethléem ! »

(Luc II, 15).

Quand les derniers échos des chants célestes se furent perdus dans la nuit, les bergers, impatients d'adorer le petit enfant, descendirent en courant la pente de la colline, prenant au plus court parmi les pâturages rocailleux où croissent les lis des champs, blessant peut-être leurs pieds nus à ces épines basses, dont on tressera plus tard une couronne pour ce même enfant. Ils traversent le fond étroit et fertile de la vallée, laissent derrière eux l'antique tombeau de Rachel, la mère inconsolable qui devra bientôt pleurer encore ses petits enfants égorgés. Les lacets d'un rude sentier les conduisent vers la hauteur où se dresse, pareille à la « cité située sur la montagne », dont parlera Jésus, la ville prédés-

tinée où vient de se lever sur le monde une lumière qui ne s'éteindra plus...

A notre tour, allons contempler l'Enfant-Dieu dans sa crèche. Chacun de nous a dans sa vie ces heures profondes, étoilées, où les anges nous appellent. N'imitons pas Hérode ou les Pharisiens qui disaient aux mages : « Allez voir ce qui s'est passé, et revenez nous le raconter » ; « allons nous-mêmes » à Bethléem, et que la crèche de Jésus, obscur berceau d'un monde nouveau, nous trouve penchés sur elle avec révérence et soif de comprendre son message miraculeux.

La hâte des bergers s'explique d'abord par « un désir ardent », qu'ils portaient au cœur depuis leur enfance, du Messie promis. Malgré l'interminable attente, ils restaient fidèles à leur grand espoir. Chaque matin, ils saluaient le jour, comme l'apparition lumineuse de Celui qui devait venir, et chaque soir, à l'heure où la Cité de David découpait sur le ciel obscurci la silhouette plus noire de ses murailles, ils se rappelaient le cri d'Ésaïe : « Serait-ce toi, Seigneur, que dis-tu de la nuit ? » Tout à l'heure, avant de s'endormir, roulés dans leurs pauvres manteaux, tandis que l'un d'eux montait la garde, ils avaient levé vers les étoiles leurs mains suppliantes, rêvant avec le prophète : « Oh ! si tu déchirais les cieux et si tu descendais ! » — et ce soir, les cieux s'étaient déchirés.

Aujourd'hui comme autrefois, le ciel n'a rien à dire à ceux qui n'en attendent rien. Les cloches et les chants de Noël n'apportent toute leur joie qu'aux âmes assoiffées de délivrance, tourmentées du désir de choses nouvelles.

Les bergers courant à Bethléem ont aussi fait preuve « de sagesse ». Ils ont voulu tout de suite être là, pour mieux comprendre. C'est aux commencements qu'on doit surtout prendre garde, et on ne saisira vraiment le sens profond de l'Evangile qu'en remontant à son humble source, dans l'étable solitaire. La pauvre crèche de Bethléem nous apprend bien des choses. Elle brise avec les préjugés de gloire terrestre et met en lumière la véritable grandeur, qui est celle de l'amour. Elle enseigne la valeur rédemptrice du sacrifice. Elle prépare la croix. Aux solennités et aux façades sous lesquelles les prêtres dissimulaient leur néant, elle oppose la nécessité d'un renouvellement absolu. Elle annonce un avenir libéré des servitudes passées, une force neuve, une source de vie jaillissant des cieus. Et c'est pourquoi les anges, dans l'inoubliable nuit, ont tenu aux bergers un tout autre langage que leurs prêtres. Ils ne leur ont pas donné rendez-vous dans les parvis du temple, mais dans une pauvre étable, ils ne les ont pas envoyés vers quelque docteur vénérable, plein de la sagesse des temps périmés, mais vers un enfant emmaillotté,

tout petit dans son humble crèche. L'antique Alliance n'a pas abouti ; la miséricorde divine offrait au monde une meilleure. Sans s'étonner de ce signe étrange auquel ils reconnaîtront le Fils de Très-Haut, ils ont voulu voir de leurs propres yeux et ils ont vu. Ils ont vu dans l'étable où la porte mal jointe laissait entrer des rayons d'étoiles, le jeune mère envelopper son Fils d'un regard d'espérance, en redisant, comme dans son cantique : « Tous les siècles me déclareront bienheureuse ! » Ils se sont penchés sur la crèche, et dans les yeux du nouveau-né, grands ouverts à la vie qui l'appelle, ils ont vu se lever une aurore plus douce que celles des matins sur la colline, une lumière venue de Dieu.

Mais plus encore que leur sagesse, admirons « la foi des bergers ». C'est elle surtout qui les a conduits à l'étable. « Peut-il venir quelque chose de bon d'une crèche ? », auraient-ils pu penser. Mais plutôt ils ont cru à la promesse divine, d'autant plus divine qu'elle se réalisait par un pauvre enfant : « grande joie pour tout le peuple ! ».

Qu'importe le berceau à qui porte une flamme de Dieu ? Parce qu'il a plu au Maître à qui tout appartient de se révéler à nous par l'Enfant né dans une étable, sa pauvreté est devenue notre richesse, et son sacrifice notre rédemption. Allons à Bethléem, comme les bergers et les mages, non

mettre à genoux devant sa crèche et, comme eux,
nous en reviendrons pleins d'admiration et de
reconnaissance, « louant et glorifiant Dieu ».

(24 décembre 1944).

LES RAMEAUX

« Béni soit le règne qui vient »

(Marc XI, 10).

Le règne qui vient avec Jésus, c'est celui de « liberté ». Le Christ ne s'impose à personne. Nul captif enchaîné ne suit son cortège. Même quand nous offre contre les tristesses de la vie ou les maladies de l'âme le secours de sa miraculeuse puissance, il attend que nous lui ouvrons notre porte. Il pleure sur la ville « qui ne connaît pas le jour où elle est visitée... » Il voulait rassembler ses enfants « comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes » mais elle ne l'a pas voulu. Elle est libre.

Non seulement Jésus abandonne aux maîtres de ce monde la violence et la contrainte, mais il leur laisse aussi l'attrait si puissant sur les décisions humaines des promesses matérielles, et ne ve

être suivi que pour lui-même. Il vient à nous avec son cœur toujours ouvert, ses mains toujours actives, avec sa pauvreté consentie et sa croix acceptée, il ne voit pas d'autre moyen d'établir son autorité que de se faire aimer.

Le règne qui vient avec lui c'est encore celui de la « justice fraternelle ». Il s'avance, pauvre parmi les pauvres, et c'est le peuple qui l'acclame. Ses compagnons sont des pêcheurs, des ouvriers, des paysans. Point d'habits somptueux ni de brillants uniformes. Point de courtisans aux courbettes serviles. Point de fêtes coûteuses dans quelque palais étincelant. La joie qui monte vers lui jaillit toute spontanée de cœurs simples et rudes, et son expression populaire choque le sens aristocratique des prêtres et des docteurs de la loi. « Maître, lui disent-ils, impose silence à leurs cris ! » Mais lui déclare que l'hommage de ces humbles est bien celui qu'il désire, que son règne est le leur, qu'il est venu leur apporter la justice, et que, « s'ils se taisent, les pierres même crieront ».

Sur ces petits, ces méprisés pesait toute la misère du monde. Ils marchaient sous le double joug du temple et du prétoire. Aucune sympathie n'allégeait leur fardeau, et l'ombre de la mort s'approchait d'eux, tantôt comme la suprême épouvante, tantôt comme la suprême ressource...

Et voici qu'ils ont trouvé Jésus. Liberté inté-

rieure, dignité humaine, force de chaque jour, cœurs nouveaux, il leur apportait tout cela dans ses mains tendues, déjà prêtes pour les clous de la croix. « Hosannah ! béni soit le règne qui vient.

Car c'est le règne « de l'amour ». On a vu, on voit encore le règne de la force, et de toute l'histoire humaine monte la plainte étouffée de ce que la force a brisés. — On a vu, on voit encore le règne de la loi, où les hommes ont dû chercher contre la violence la sauvegarde trop imparfaite de leurs droits, et leur fragile sécurité. Mais elle repose toujours sur la crainte du châtement. Impuissante à rapprocher les cœurs, elle n'a pu triompher ni de l'égoïsme, ni de l'oppression, ni du désespoir. C'est le Roi nouveau qu'acclament les disciples n'apportant d'autre force et d'autre loi que l'amour. Au mal, à la souffrance ou péché — couvrant le monde de ses ruines, Jésus se contente d'opposer l'amour de sa vie, et l'amour de sa mort.

Désintéressement absolu, justice pour tous, fraternité, don total de soi-même, est-ce avec de telles armes qu'un règne s'établira jamais dans le monde ? Quand le soir de ce même jour Hérode et Pilate apprirent ce qui s'était passé sur le chemin de Béthanie, comment quelques gens du peuple avaient acclamé un prophète juif monté sur un âne jetant devant lui leurs manteaux troués, ils durent se dire que cette fois encore leur pouvoir et l'en

pire ne couraient aucun risque, et se moquer du Galiléen. Et pourtant, malgré les démentis apparents de l'histoire, et le désordre du monde, bien des signes nous annoncent que c'est son règne qui vient.

Notre fête des Rameaux, célébrée aujourd'hui par des millions de chrétiens, de tout pays et de toute langue, n'en est-elle pas l'émouvante promesse ? Hérode et Pilate seraient depuis longtemps oubliés si leur chemin n'avait pas croisé en ce temps-là celui du prophète qu'ils méprisaient. Le véritable roi, qui entraîne les âmes par l'irrésistible attrait de sa personnalité surhumaine, et sur qui, après tant de siècles, le monde et l'histoire ont les yeux fixés, c'est l'homme des Rameaux, c'est le Roi Jésus.

(15 mars 1951).

PÂQUES

« Il fallait qu'il ressuscitât »

(Luc XXIV, 8).

Les anges éblouissants s'étonnent de la douleur des femmes galiléennes, venues pour embaumer le corps de Jésus, et qui trouvent le tombeau vide. « Ne vous souvenez-vous pas de ce qu'il vous disait en Galilée : Il faut que le Fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu'il soit crucifié, et qu'il ressuscite le troisième jour ? »

Comment ont-elles pu l'oublier ? Il fallait qu'il ressuscitât, d'abord « parce qu'il le leur avait dit ». Il ne les a jamais trompées. Il ne disait que ce dont il était sûr. Qu'elles se souviennent : Il a dit à la Cananéenne : « Ta fille est délivrée », au centurier : « Ton serviteur est guéri ! », à Marthe et Marie : « Lazare ressuscitera ! » et quelque incroyable miracle que ces miracles pussent paraître, chaque fois l'évé-

nement a confirmé ses paroles. Il a prédit que Judas le trahirait, que Pierre le renierait ; il a précisé de quelle mort il devait mourir. Et tout cela s'est réalisé à la lettre. Oui, qu'elles se souviennent : Il est mort en croix, mais voici le troisième jour !...

Ah ! que les choses seraient simplifiées si nous gardions mieux la mémoire des paroles de Jésus ! La plus grande part de nos peines nous vient de notre incrédulité. Combien nos fardeaux nous seraient plus légers, si nous n'étions pas si prompts à oublier les promesses du Christ, pareils à ces femmes qui mènent le deuil de leur Maître, quand elles devraient savoir qu'il est vivant !

Plus encore : Il fallait qu'il ressuscitât, parce que « c'était dans la logique de sa vie et de sa mission divine ». Les démons, les vents, la mer et même la mort lui obéissaient. « Une force sortait de lui qui les guérissait tous... » Cette force, il l'a prodiguée, sans crainte de l'épuiser, ouvrant les yeux, ouvrant les tombes, ne reculant ni devant le dépouillement total, ni devant l'agonie, ni devant la croix. Et tout cela finirait dans l'éternel néant ? Une telle existence n'aboutirait qu'à cette ruine ? Un tel élan vers Dieu resterait cloué sur cet arbre mort ? Une pierre roulée suffirait à sceller l'Amour au tombeau ? Il fallait bien qu'il ressuscitât ! Il est des personnalités si puissantes que leur maîtrise s'exerce encore sur nous bien longtemps après

qu'elles nous ont quittés, des disparus dont la volonté domine notre vie et mène notre barque comme si le pilote était toujours à la barre. Certaines âmes, selon l'image hardie d'un philosophe chrétien (Armand Sabatier), soutenues par un corps matériel comme l'édifice en construction sur son échafaudage, « finissent par se constituer un parfait équilibre qu'on peut désormais ôter le port sans les détruire » et c'est alors que se réalise dans toute son harmonie, le dessein du divin constructeur. Et quand cette âme harmonieuse, cette personnalité dominatrice est celle de Christ, comment ne pas donner raison à Pierre, disant à la foule, le jour de la Pentecôte : « Il n'était pas possible qu'il fût retenu dans les liens de la mort ».

Mais une autre raison, la plus forte, s'impose : la résurrection de Jésus : l'œuvre du Christ est l'accomplissement d' « une inéluctable Volonté divine. » Dieu même était engagé dans l'avenue de notre Rédemption. Pensez à la longue histoire de l'amour divin cherchant l'âme perdue, et aboutissant au don ineffable du Fils unique, dernier espoir du monde. Abraham a vu son jour. Tous les prophètes ont salué de loin « l'Orient d'en-haut » grande lumière se levant sur les pays assis à l'ombre de la mort ». Il est venu, Celui qui a pris sur lui nos iniquités et leur châtement, obéissant à la mort jusqu'à la mort de la croix. Le voici dans

sépulcre. Les heures passent, sous le ciel lourd, ses ennemis triomphent ; quant aux disciples, ils ne se souviennent plus... « Si le Christ n'est pas ressuscité, écrivait saint Paul, notre foi est vaine. » Tout l'effort divin s'est brisé contre la pesanteur d'une pierre.

« Mais c'est cela qui n'était pas possible. » Comme une force élémentaire, qui ne connaît pas d'obstacle, passait la Volonté de Dieu. Depuis toujours elle avait tracé sa route au Fils qui l'incarnait. Comme il fallait que le Christ souffrit et mourût, il fallait aussi qu'il ressuscitât. Tout ce qu'a fait Jésus, il le fallait, et tout ce qu'il fallait, Jésus l'a fait. Le plus joyeux message de Pâques, c'est son invincible nécessité. En elle est tout le secret de la certitude et de l'optimisme chrétiens. Si obscure soit la nuit, il faut qu'elle cède à l'aurore, si long soit l'hiver, il faut que revienne le printemps, et quelque redoutable que soit la « Puissance des ténèbres », il faut que le Christ soit vainqueur. Contre le roc d'une telle assurance, viendront battre inutilement toutes les vagues soulevées du péché et de la mort.

(25 mars 1948).

PENTECÔTE

« Ces os pourront-ils
revivre ? »

(Ezéchiel, XXXVII, 3).

L'Esprit de l'Eternel amène le prophète dans la vallée des ossements épars. Là dort, en ce silence funèbre, tout un monde disparu, qui fut mort et vie. Et Dieu demande : « Fils de l'homme, ces os pourront-ils revivre ? » — En vérité la réponse n'est pas douteuse. Appelez médecins, professeurs, légistes, chefs de peuples et de nations : pour eux tous l'affaire est jugée, ces os revivront pas.

Mais le prophète a trop de foi pour désespérer et il laisse à Dieu le soin de répondre à sa propre question : « Seigneur, tu le sais ! ». Dans l'humain aveu de notre ignorance se cache encore un espoir.

Le problème de la vie nous dépasse et pour rester dans son rôle, la raison doit ici s'interdire de nier autant que d'affirmer. Une telle attitude laisse le champ libre à la foi, ouverture inattendue par où pénètre dans nos cœurs l'attente surhumaine des résurrections : « Seigneur, tu le sais ! » Ossements de la vallée et de la plaine, il reste une espérance pour vous. Par delà la sagesse et la puissance humaines s'étendent celles de Dieu. Il peut dire « oui » où l'homme a dit « non ».

C'est pourtant avec la collaboration du prophète qu'il veut accomplir le miracle. « Toi, prophétise. — dit-il à Ezéchiel, parle en mon nom à ces ossements épars. » Le prophète obéit. Et comme il parlait, il y eut un grand bruit, les os frémirent et se rapprochèrent... O magnifique pouvoir de la prédication et du témoignage fidèles ! Sur les cœurs glacés, desséchés, retentit là bonne nouvelle. Aussitôt monte une rumeur de vie, comme le bruit joyeux d'une source. Les cœurs se mettent en mouvement, se rapprochent les uns des autres, et tous ensemble de la source de vie. Dans les âmes si froides, si mortes, une espérance se lève. Des possibilités d'action se révèlent, les volontés se tendent, les yeux s'ouvrent, un sang nouveau court dans les veines. Cette sympathie, cette bienveillance, cet accueil, ce sentiment de solidarité qui abaisse devant nous les obstacles, tout cela,

c'est comme dans la vision d'Ezéchiel les muscles, la peau qui reviennent sur les membres dispersés pour en faire des corps vivants.

Mais cela ne suffit pas encore. « Il manque l'Esprit. »

Les bateaux se balancent sur l'eau tranquille, prêts pour le départ ; mais il faut le vent dans les voiles. La machine où respire la force est prête pour le travail qu'on attend d'elle : mais il faut le feu sous la chaudière. Dans la vallée d'Ezéchiel, comme dans la chambre haute où 120 disciples étaient réunis, encore inactifs et impuissants, ne manque plus que l'Esprit.

Et l'Eternel dit au prophète : « Parle à l'Esprit. »

Qui est Ezéchiel, « ce fils d'homme », pour parler à l'Esprit ? Ou plutôt, à quelle grandeur peut atteindre un homme assez ouvert aux communications divines, assez pénétré de Dieu, pour qu'il puisse reconnaître dans sa voix un écho de la voix du Tout-Puissant, et pour que l'Esprit saint tout obéissant obéisse lui-même à sa prière ?

Les grands ouvriers du Royaume de Dieu sont ceux qui, après avoir parlé aux hommes avec l'autorité de leur conviction et de leur expérience, savent aussi se recueillir et dans une lutte intérieure, eux seuls connaissent l'intensité, de toute leur âme appeler l'Esprit. La force d'En-Haut est à la disposition de tous ceux qui ont assez de foi pour :

parer des promesses de Dieu. Et n'est-ce pas la dignité surhumaine de ses enfants ?

Ezéchiél connaît mieux que personne sa propre faiblesse. Mais parce qu'il se livre à Dieu et lui obéit, il sent se déployer en lui une puissance communiquant aux mots qu'il ose prononcer une irrésistible autorité : « Esprit, viens, souffle des quatre vents sur ces morts, afin qu'ils revivent ! » Aussitôt ils revécurent et se dressèrent sur leurs pieds. Et ce fut une armée, une grande armée !

(10 mai 1951).

POUR LA RÉFORMATION

« Plus que vainqueurs

(Romains VIII, 37).

Les hommes de la Réforme, dont nous célébrons la mémoire, étaient des hommes comme nous, sujets aux mêmes infirmités, et pourtant, « défaits de tout, persécutés, maltraités, errants dans les déserts et les montagnes », ils sont restés fidèles jusqu'à la mort. Ce que notre amour filial cherchera aujourd'hui, dans le souvenir de leurs durs combats, ce sont les armes spirituelles qui les ont rendus « plus que vainqueurs ».

Ce qui nous frappe d'abord, c'est leur « soif de la Vérité », et quand ils l'ont trouvée, l'héroïsme de leur témoignage. Nous savons quel était leur attachement à l'Eglise de leur enfance. Rombré avec elle leur fut une véritable agonie. Mais la droiture leur interdisait tout compromis et

n'hésitèrent pas à confesser leur foi, même au péril de leur vie. Grande est la Vérité. Ceux qu'elle possède ne peuvent la taire, mais si humbles soient-ils, elle revêt leur parole d'une puissance surhumaine. « Parle haut ! mon fils », criait au jeune Martin Oguier sa vaillante mère, parmi les flammes de leur commun bûcher. Oui, ils parlaient haut, les martyrs et leurs paroles étaient aussi des flammes. De l'un d'eux, Jacques Pavanes, un de ses juges disait : « Je voudrais qu'il n'eût pas parlé au peuple, en eût-il coûté à l'Eglise un million d'or. » Pour étouffer leurs voix on faisait rouler les tambours et sonner les cloches. Et quand ils se taisaient enfin, Dieu parlait...

Cette Vérité pour laquelle ils étaient prêts à mourir, ils l'avaient trouvée dans la Bible, aussi ce livre fut-il leur arme de choix. La lecture en était interdite au peuple ; le posséder était un crime d'hérésie. Le premier soin des réformateurs fut de le répandre. Un protestant l'a traduit en français, un autre l'a imprimé, un autre a sacrifié sa fortune pour le livrer à bas prix. Des colporteurs ont parcouru le pays, bravant la mort, pour l'offrir à tous. Avec quel amour était-il lu chaque soir au culte de famille ? Une lettre ouverte sur la table vient d'annoncer l'arrestation d'un ami surpris à le lire aussi. On ne sait si les pas qui résonnent sur le pavé de la rue ne sont pas ceux de quelque dénon-

ciateur. Qu'importe, le père continue sa lecture, chaque mot se grave dans les mémoires, painciel, vraie « nourriture des lions ». Crespin raconte qu'un jour, en Avignon, deux évêques, se promenant en galante compagnie, aperçoivent une Bible à la devanture d'un libraire. « C'est un luthérien », s'écrie l'un d'eux. On saisit le libraire, on le condamne au feu, on suspend deux Bibles à son front, l'une par devant, l'autre par derrière, pour qu'il brûlées avec lui. A bon droit, remarque Crespin « car il avait la Parole de Dieu sur les lèvres dans le cœur ». Mais la Bible brûlée renaît trois jours, multipliée, de ses cendres, et l'on voit aujourd'hui l'Eglise qui la proscrivait l'imprimer à tout tour, et la recommander à ses fidèles.

Mais l'arme par excellence de ceux qui furent « plus que vainqueurs » c'était leur foi au Christ leur Sauveur. Une foi d'enfant, sans ombre de doute, qui dressait sans cesse auprès d'eux la personne vivante de Jésus. Comme le martyr Halin, allant au supplice, sentait sa foi faiblir, on le vit tendit murmurer, s'adressant au Compagnon invisible : « Seigneur, donne-moi la main ! » Et sa crainte disparut. Jésus marchait à leur côté, souvenant de son propre calvaire, et pour les conduire jusqu'au terme de la route, il donnait la main aux martyrs.

Mais quelle preuve pouvons-nous avoir qu

avaient bien placé leur confiance et qu'ils ont reçu le prix des vainqueurs ? Cette preuve, et combien persuasive, c'est leur joie devant la souffrance et la mort. Cette joie ne s'explique en eux que comme le reflet de gloire d'un Au-delà tout proche. Les exemples se pressent en foule dans leur histoire. « Ce n'est pas à la mort que vous me condamnez, c'est à la vie ! » disait à ses juges l'un de ces confesseurs. « Que je suis heureux ! que je suis heureux ! » s'écriait Pierre Chevet tandis qu'on allumait son bûcher. « Je vois les cieux ouverts », cria François d'Augy au milieu des flammes. Leur joie éclatait dans les prisons, sur les galères, devant la mort bienvenue : « La voici l'heureuse journée qui répond à notre désir ! »

Et quand notre pensée se laisse aller vers ces temps tragiques de notre histoire, elle en revient chargée non de pitié pour ces témoins de Dieu, — et moins encore de colère contre leurs persécuteurs qu'ils avaient appris à pardonner — mais de l'harmonie lointaine des psaumes victorieux. Soldats de la Vérité, de la Bible, de Jésus-Christ, ils ont été plus que vainqueurs.

(25 octobre 1951).

POUR LA FIN DE L'ANNÉE

« Efface, ô Dieu ! »

(Psaume LI, 11).

En ce renouvellement d'année, il semble qu'une telle prière soit au moins superflue : le passé s'efface que trop vite. Est-ce que la caravane s'occupe des traces qu'elle a laissées sur le sable ? Avant que la nuit soit venue, le vent du désert efface. Qui de nous, pensant à l'année dernière, rappelle la centième partie de ses actes ou de ses soucis ? A peine se détache-t-il, ici et là, quelque événement de famille, quelques heures de joie ou de souffrance... mais combien cela même a perdu de son relief et de sa vie ! Est-ce bien à nous que ces choses sont arrivées ? Quelques années encore et nul ne se souviendra de nos bonnes œuvres ou de nos péchés. Le Psalmiste, épouvanté d'un passé chargé de fautes jette sa prière comme un cri :

désespoir : « Efface, ô Dieu... » Qu'il prenne patience, il n'aura pas longtemps à attendre. « Tu as donné à mes jours la largeur de la main ; tu les emportes comme un torrent d'eau, ils sont devant toi comme une ombre qui s'efface ! »

Si, cependant, David a poussé son cri de détresse, c'est qu'il présentait que sous l'existence extérieure et changeante, il y avait quelque chose qui demeure : l'âme et son destin. Tel acte, telle parole peuvent tomber dans l'oubli, mais leur trace s'éternise dans l'âme qui en a reçu l'empreinte. Et rien ne révèle le sérieux de la vie quotidiennē comme ces influences persistantes du mal ou du bien que nous faisons, étendant leur ombre ou leur lumière jusqu'au lointain avenir.

Même si nous ne sommes pas de grands coupables aux yeux du monde, — (mais que vaut sa justice !) — cette simple constatation suffit à faire monter de nos cœurs l'antique prière : « Efface, ô Dieu !... »

Voici d'abord « les jours inutiles ». Ils forment, dans notre passé, le fond terne et triste sur lequel rien ne se détache. Qui nous délivrera de ce poids mort, de ces périodes d'immobilité où notre indolence se cherche une place pour dormir, quand le devoir nous appelle ? Chaque journée que Dieu donne est une richesse à faire valoir, et l'exemple des grands travailleurs nous montre ce que peut

rendre une vie dont pas une heure n'est perdue.
Oh ! la pesanteur de ces mois et de ces semaines
vides, paralysant tout élan vers un meilleur avenir.
Qui effacera les jours inutiles ?

Et voici les « jours mauvais », jours d'égoïsme
de colère, d'impatience, où nous nous savions
insupportables, où nous ne pouvions pas pardonner.
Quel démon avait forcé notre porte, tandis que
nous étions endormis ? Ils ont passé, mais leur
trace demeure. Quand l'acide a mordu le vase, des
fleuves d'eau vive ne rendraient pas au cristal son
éclat à jamais terni. Qui effacera les jours mauvais ?

Tu te rassures peut-être à la pensée que l'avenir
nouveau est devant toi comme une page blanche
mais cette page nouvelle ne sera jamais que la
suite de celle qui s'achève. Tu la crois intacte,
tu n'y vois pas les lignes déjà toutes tracées de tes
habitudes, l'ombre projetée des jours d'autrefois.

Un ingénieux savant a prétendu que nos paroles
et même le bruit de nos pas s'impriment en caractères
invisibles sur les objets qui nous entourent
et qu'un jour peut-être la science fera redire aux
choses muettes tout ce qu'elles ont entendu. Alors
les rochers des Alpes feront entendre encore les
pas des armées d'Annibal ou de Napoléon, mais aussi
aussi les râles et les cris des blessés abandonnés
sur la route, gardés à travers les siècles par la
nature, qui n'oublie rien. Mais qui donc impose

silence aux murs de notre maison, aux pierres du chemin qui nous a conduits au péché ? Qui fera taire cette voix dont Jésus lui-même nous menace et qui criera sur les toits nos fautes commises en secret ?

Compterons-nous, pour les effacer sur une piété superficielle ou formaliste, comme celle qui nous suffit trop souvent ? Certains moines copistes du Moyen âge effaçaient l'écriture des vieux manuscrits, pour les employer à transcrire les Livres saints. Aujourd'hui, sous l'action de réactifs puissants, on voit la première écriture réapparaître sous la seconde, et tel passage biblique recouvrir un blasphème ou une immoralité. Que trouvera le Seigneur, quand il lui plaira de soumettre notre âme à l'épreuve, sous nos apparences pieuses ou nos citations bibliques ?

« Lave-moi complètement, s'écriait David, purifie-moi avec l'hysope et je serai pur ! » En est-il bien sûr, le roi adultère ? L'hysope de ses sacrifices ou l'amertume de ses larmes pourront-elles le rendre plus blanc que neige ? La suite de son histoire ne nous laisse à ce sujet aucune illusion. Ni les regrets, ni les remords, ni les larmes, ni la souffrance n'effacent complètement le passé.

Mais nous savons comment Dieu a répondu à l'antique cri de détresse de l'âme courbée sous le repentir, et comment il a réalisé la promesse qu'il

dictait autrefois à son prophète Esaïe : « Même
vos péchés sont rouges comme la pourpre,
deviendront comme la laine. » Il est venu, C
qui efface : « Le Sang de Jésus-Christ nous pu
de tout péché. »

(2 juin 1936)

POUR UNE ANNÉE NOUVELLE

*« Si quelqu'un est en Christ...
les choses vieilles sont pas-
sées, et toutes choses deve-
nues nouvelles ».*

(II Corinthiens, V. 17).

Nul n'ignore l'attrait de la nouveauté. Elle est belle de nos espoirs. L'expérience et la satiété n'ont encore apporté aucun démenti à ses promesses. Quand un paysan cultive pour la première fois une terre qu'il vient d'acquérir, quand un artisan se sert pour la première fois d'un bel outil neuf, leur travail leur paraît plus intéressant, plus facile. Ils l'accomplissent avec plus de soin. Quelle différence entre la première page et la dernière d'un cahier d'écolier ! Les choses anciennes nous ont déçus, elles n'ont pas tenu à l'usage, et nous espérons bien tirer un meilleur parti de l'avenir. Nous aimons les choses nouvelles parce qu'elles ont l'air

de nous rajeunir nous-mêmes. Leur variété vi rompre la monotonie où s'enlisait notre acti Si nous sommes chrétiens, elles affermissent n confiance en Dieu, dont la puissance créatr n'est jamais lassée, qui sous les sillons endorm par l'hiver fait germer les moissons nouvelles, comme dans l'évangile, incline sur l'enfant n veau-né le baiser du vieillard qui s'en va. En premiers jours de l'année qui s'ouvre accept joyeusement l'espoir qu'elle nous apporte, ne ser ce que par sa nouveauté. Les douze coups du d nier minuit de l'année qui s'achève ne sonnent le glas du passé, mais l'appel de l'avenir ; ils n annoncent une grâce inestimable, toute neuve notre Dieu. Voici du temps pour le servir !

Le passé est à Dieu, plus encore que l'aver Il porte la trace ineffaçable de nos péchés. Il irréparable et terrible. Quand un prévenu v repasser devant ses juges, en d'irréfutables et ac blants témoignages, tous les détails de ses ac coupables, cerné par la vérité, il perd toute as rance à l'approche de l'inflexible justice. Il a pour une fois, la libre disposition des heures q a si mal employées ; désormais elles disposent lui. Sans doute notre conscience indulgente nous reproche-t-elle aucun crime ; pourtant leq de nous ne s'effraye au plus profond de son coe des mensonges, des lâchetés, des iniquités plus

moins apparentes d'une vie perdue que le passé emporte à Dieu sans qu'on y puisse rien changer ?

Mais Dieu qui peut punir peut aussi pardonner. Avec l'année nouvelle sa clémence nous accorde un nouveau délai. Que le passé s'efface avec ses menaces et ses fardeaux ! En ce vieux monde assombri par la haine, secoué par la violence, d'où s'éloigne toute vraie joie, avec l'obéissance à Dieu, les choses nouvelles, après lesquelles notre âme soupire, deviennent possibles. Lorsque, dans la parabole bien connue, le Maître de la vigne eut trouvé, par trois fois, son figuier sans fruits, il dit à son serviteur : « Ote-le, qu'il n'occupe plus la terre inutilement. » Mais le serviteur lui répondit : « Laisse-le encore cette année ! » Nous pouvons supposer que le bon serviteur ne se contenta pas de « creuser autour et d'y mettre du fumier », et qu'il alla choisir une pousse bien venue à quelque autre figuier de meilleure espèce, pour la greffer sur l'arbre stérile.

Le bon serviteur dont la prière nous vaut une année de grâce, c'est Jésus. Et j'ajoute que la greffe, par laquelle nous porterons de bons fruits, c'est encore Lui. « Si quelqu'un est en Christ, (condition indispensable) il est une nouvelle créature ». Toute la vie est renouvelée, parce que l'homme est nouveau. Avec Jésus l'avenir pourra racheter la dette du passé. Avec lui les jours qui se lèvent verront

tomber les chaînes qu'avaient forgées les j
anciens. Et la main mystérieuse que le roi Bel
zar vit, au cours de son festin, écrivant sa cond
nation, ne gravera plus sur le mur noir de l'av
inconnu que la lumineuse promesse du salut di

(3 janvier 1952)

POUR NOS JEUNES

« Garde ton cœur ! »

(Proverbes IV, 23).

Tout un monde à refaire ! Y eut-il jamais une heure plus propice pour la jeunesse chrétienne ? Va-t-elle enfin créer « ces choses grandes et nouvelles » qu'appelait déjà de toute son âme en deuil un écrivain latin du temps de Jésus ? Pour être à la hauteur d'une telle tâche, il faut qu'elle s'y prépare et garde son cœur fort et pur. Elle ressemble à l'archer tenant dans sa main la flèche qui doit atteindre le but. « Mais il n'en a qu'une », et nous n'avons qu'une jeunesse...

Comment gardera-t-elle son cœur ? Deux adversaires redoutables le menacent à la fois — « garde à droite, garde à gauche » — d'abord le monde, et puis... lui-même.

Le monde brillant, séducteur. La tentation vous

y appelle à chaque pas. Elle vous vient des spectacles de la rue, des murs couverts de réclames tapageuses, des affiches de théâtre ou de cinéma. Elle vous guette entre les pages du livre ou du journal que vous lisez. Elle se mêle à vos conversations, raderies mal surveillées, aux conversations que vous entendez. Elle met à profit toutes les curiosités, toutes les soifs, même légitimes, de la jeunesse. Il faudrait, pour échapper à son appel, fermer les yeux et les oreilles. Il est, je ne sais où, dans ce désert infesté de bandes pillardes, un point de repère pour les caravanes. Une inscription y met en garde le voyageur : « Passant, bois... et va-t-en ! »

D'après la légende, un certain lac, le lac Ave, exhalait des gaz si pernicieux qu'aucun oiseau ne survolait sans mourir. Même l'aigle au vol puissant sentait bientôt faiblir ses ailes et tombait étourdi, dans l'eau mortelle. Image d'un monde dont l'atmosphère est devenue irrespirable à l'usage de ceux qui s'y aventure.

S'il est des milieux malfaisants pour la jeunesse, il en est heureusement de salubres. D'abord, la famille », ce don de Dieu. Mais ici, il faut s'adresser surtout aux parents. Dans un livre trop oublié, un magistrat éminent (G. Bonjean), s'appuyant sur sa longue expérience, affirmait qu'il y avait plus de parents coupables que d'enfants dévotement. « Tout le monde a des parents, a-t-on dit, heureusement ».

ceux qui ont une famille », et surtout une famille chrétienne.

Et puis voici « l'Église », qui prend de plus en plus conscience de ses responsabilités envers la jeunesse. Elle a ses Associations familiales, ses Unions chrétiennes, ses boy-scouts, ses routiers. Là retentit l'appel d'en-haut, là se forment les caractères, se créent les saines amitiés qui nous gardent des autres.

Mais ce n'est pas seulement contre le monde qu'il faut se défendre, c'est aussi contre l'ennemi intérieur, installé dans « notre propre cœur ». Qui ne connaît ces influences néfastes, images impures, « pensées vagabondes » que notre sang charrie vers notre cerveau, comme la lie déposée par des générations de péché ? C'est ici surtout qu'il faut veiller et lutter, apprendre à se dire : non ! à soi-même. Méfions-nous des rêveries et de l'oisiveté. Ne nous permettons pas une heure d'ennui. Proposons-nous, en dehors de notre travail professionnel, quelque beau labeur accessoire, où l'on se repose en s'occupant. Ainsi se gardait ce paysan qui, rentrant le soir des champs, s'exerçait à dessiner des scènes bibliques sur la chaux des murs de sa chambre (et devint un grand artiste) — ou comme ce jeune ébéniste, de mes amis, qui passait ses heures libres à confectionner de jolies étagères, de petits meubles marquetés, en bois des îles, pour mettre

un sourire d'art, un rayon de beauté, dans
modeste intérieur d'ouvrier.

Mais je m'en voudrais de laisser croire que
tels moyens suffisent à nous garder du monde
de nous-mêmes. Il n'est de remède décisif au mal
qui nous entoure et jaillit de notre propre cœur
que dans le don total de notre vie au Christ
Evangelis. Voilà l'Ami divin qui, unissant son cœur
au nôtre, saura le garder.

Un sculpteur célèbre venait de terminer une
ses œuvres les plus belles. Elle se dressait à
yeux avec une telle intensité de vie, que l'arti-
posant son ciseau, ne put s'empêcher de lui cri-
« Parle ! » — Quand Dieu eut dressé dans sa
et dans la Conscience, l'image idéale du Saint, ce
ci demeurait immobile et froide en sa splendeur
de justice et d'amour, comme tout idéal que
point encore touché la flamme de vie. Alors Dieu
lui dit : « Sois vivante ! »... et ce fut « Jésus ». Quel
modèle, quel entraîneur vaudrait pour la jeune
l'Ami en qui s'est réalisée la perfection
l'homme ?

Mais il est bien plus que cela ! Il est « le Fils
Dieu » qui s'est fait homme pour nous sauver.
« Garde ton cœur, disait le sage antique, car c'est
de lui que procèdent les sources de la vie. » Ignorait-il encore que le péché les a empoisonnées.
Le Christ à qui on s'est donné ne saurait mon-

la garde autour de sources impures. Aussi fera-t-il d'abord jaillir en nous « ses eaux vives », et c'est un cœur pur, un cœur neuf qui va livrer, sous sa garde, le beau combat de la foi.

(15 janvier 1948).

CE QUI NOUS SUFFIT

« *Ma grâce te suffit* »

(II Corinthiens, XII, 9)

On a remarqué combien rares étaient les prières que Paul adressait au Seigneur pour lui-même. Il a pourtant supplié Dieu « trois fois » de le délivrer d'une mystérieuse écharde (ou épine), « ange de Satan qui le soufflète pour abaisser son orgueil ». La seule réponse qu'il ait reçue du Christ est celle-ci : « *Ma grâce te suffit* ». C'est un refus, non semble-t-il ; mais l'apôtre l'accepte, au contraire, comme un magnifique exaucement. Quand nous pensons à la multitude de nos prières égoïstes, qu'elle nous paraît admirable, cette soumission confiante de l'apôtre : au cours d'une épreuve qui a duré toute sa vie il n'a demandé que « trois fois d'être délivré ! Et la délivrance est venue ; non pas celle qu'il avait souhaitée, mais une autre, bien

plus merveilleuse : la toute puissance de Dieu mise au service de sa faiblesse.

« Ma grâce te suffit ! » C'est la réponse venue de plus haut, de Quelqu'un qui a mesuré notre peine ou notre fardeau, mais aussi qui en a vu l'utilité ou les conséquences heureuses. Il a su discerner dans l'épreuve qui nous tourmente, une bienveillante volonté de Dieu. Il n'écartera pas de nous la coupe amère, mais nous accordera « la grâce qui suffit », don gratuit, don miraculeux qui élèvera nos forces au niveau de l'épreuve, nous la fera comprendre, et finira par nous la faire aimer.

La grâce du Seigneur Jésus est d'abord celle qui pardonne, qui efface le passé. A l'origine de toutes nos peines, il y a le passé, lourd héritage de mort que chaque génération transmet, accru, à celle qui la suit. C'est le soufflet de Satan. Mais la grâce du Christ est venue enlever à la souffrance son aiguillon, et manifester sa puissance dans notre faiblesse. Et telle a été, par son secours, la victoire de l'apôtre, qu' « il se plaît » désormais dans les calamités, les outrages, les persécutions, les détresses, et que même « il s'en glorifie » car « quand je suis faible, écrira-t-il, c'est alors que je suis fort. »

Victorieuse d'un lourd passé, cette grâce nous accompagne encore, jour après jour, et veut aussi déployer sa richesse dans l'heure présente. Elle aplanit devant nous tous les obstacles, et son

secours dépasse même le besoin que nous en avons, selon cet autre mot de saint Paul : « Là où le péché abondait, la grâce a surabondé » (Rom. 5, 20) pareille à la marée qui monte, recouvrant les écueils qui arrêtaient sa marche, et finit par étendre au-dessus d'eux son miroir tranquille, où se reflète le ciel.

Que de fois n'avons-nous pas rencontré, au cours de notre ministère, des âmes que leur peine a saignées. Leur force de résistance s'est accrue dans la lutte vaillamment acceptée. A l'école de l'épreuve elles se sont mieux connues, elles ont pu mesurer leur valeur infinie aux efforts de « l'Adversaire » pour s'emparer d'elles. Elles ont appelé à leur aide « l'homme fort » de la parabole, qui veille sur leur trésor. A souffrir, elles ont appris la patience, le renoncement, la persévérance, le courage malgré tout. Ne sait-on pas ce que gagne l'acier à passer par la flamme du creuset ? Dans un de ses poèmes, Paul Claudel interroge cette grâce venue d'en-haut :

*Que tiens-tu, dis-nous, dans ta main ?
Est-ce l'étoile du matin ?
Comment viens-tu, grâce de Dieu ?
Elle dit : « Avec le feu ! »*

Mais plus encore que le pardon du passé, ou la force nécessaire au présent, la réponse de Jésus

Paul nous apporte l'espoir d'un lumineux avenir.

La grâce que le Christ nous offre, c'est le salut. « Vous êtes sauvés par grâce ». Tout l'Évangile est l'histoire de cette grâce, cherchant et sauvant ce qui était perdu.

La grâce de Jésus, c'est Jésus lui-même, don gratuit de Dieu. Elle rayonnait de lui sur les chemins où le suivaient ceux qu'il avait guéris, sur la montagne où il déclarait bienheureux les affligés, les affamés de justice, les persécutés à cause de lui, sur la mer où l'orage obéissait à sa voix, sur la croix où il ouvrait au brigand le Paradis. Il est la grâce qui suffit, car non content d'être le guide qui nous conduit au but, il nous y porte quand nous faiblissons.

Ce fut l'expérience de Paul ; qu'elle soit aussi la nôtre. Par elle nous pourrons voir comme lui, selon la belle image d'un commentateur, « parmi les épines de la vie, fleurir les roses de Dieu »¹.

(13 mai 1954).

(Une des dernières méditations
de M. P. Gounelle).

1. Wilhelm Bousset.

TABLE DES MATIÈRES

Le commencement et la fin.	7
Marcher.	11
Amertume et douceur	17
L'intimité de Dieu	22
La présence de Jésus	26
La solitude de Jésus.	30
Les larmes de Jésus.	34
Le silence de Jésus.. . . .	39
Le regard de Jésus.. . . .	43
Le bon Berger	48
Le chemin.. . . .	52
Le service.. . . .	57
Une seule chose.. . . .	61
Appel	65
Notre pain.. . . .	70
Vous-mêmes	75
Se repentir.. . . .	80
Confession.. . . .	84
Foi	90
Pardon.. . . .	94
Obéissance.. . . .	98
Espérance	102
La foule.	106
La famille.. . . .	110

Le parfum de Christ.
Joie.
Communion
Noël.
Les Rameaux.
Pâques.
Pentecôte
Pour la Réformation
Pour la fin de l'année
Pour une année nouvelle
Pour nos jeunes.
Ce qui nous suffit

BROCHURES ET MAGAZINES

Pourquoi je suis devenu protestant (témoignages de prolétaires), Collection « Vie Protestante » ..	100
Le Culte Réformé, expliqué par P. Bourguet, Collection « Vie Protestante » ..	60
Le Mariage (3 ^e édit.), par R. de Pury et P. Maury ..	40
Dieu est-il mort ? par J.-P. Benoit (16 p.) ..	40
Slogans de l'homme moderne, par H. Roser (12 p.)	30
Le Protestantisme français (2 ^e édit.), par G. Benignus (16 p.) ..	30
Pourquoi sommes-nous protestants ? par J.-P. Benoit (5 ^e édit.) ..	15
Pour comprendre la Bible (2 ^e édit.), par P. Ducros ..	40
Une malade aux malades (3 ^e édit.), par Mme J. Pannier (24 p.) ..	40
Magazine illustré sur la Bible (nombreuses illustrations, 16 pages, grand format) ..	45

.....
IMPRIMERIES RÉUNIES
Valence-s/-Rhône (Drôme)
— 15-12-55 —

Dépôt légal : 1^{er} trim. 1956
.....